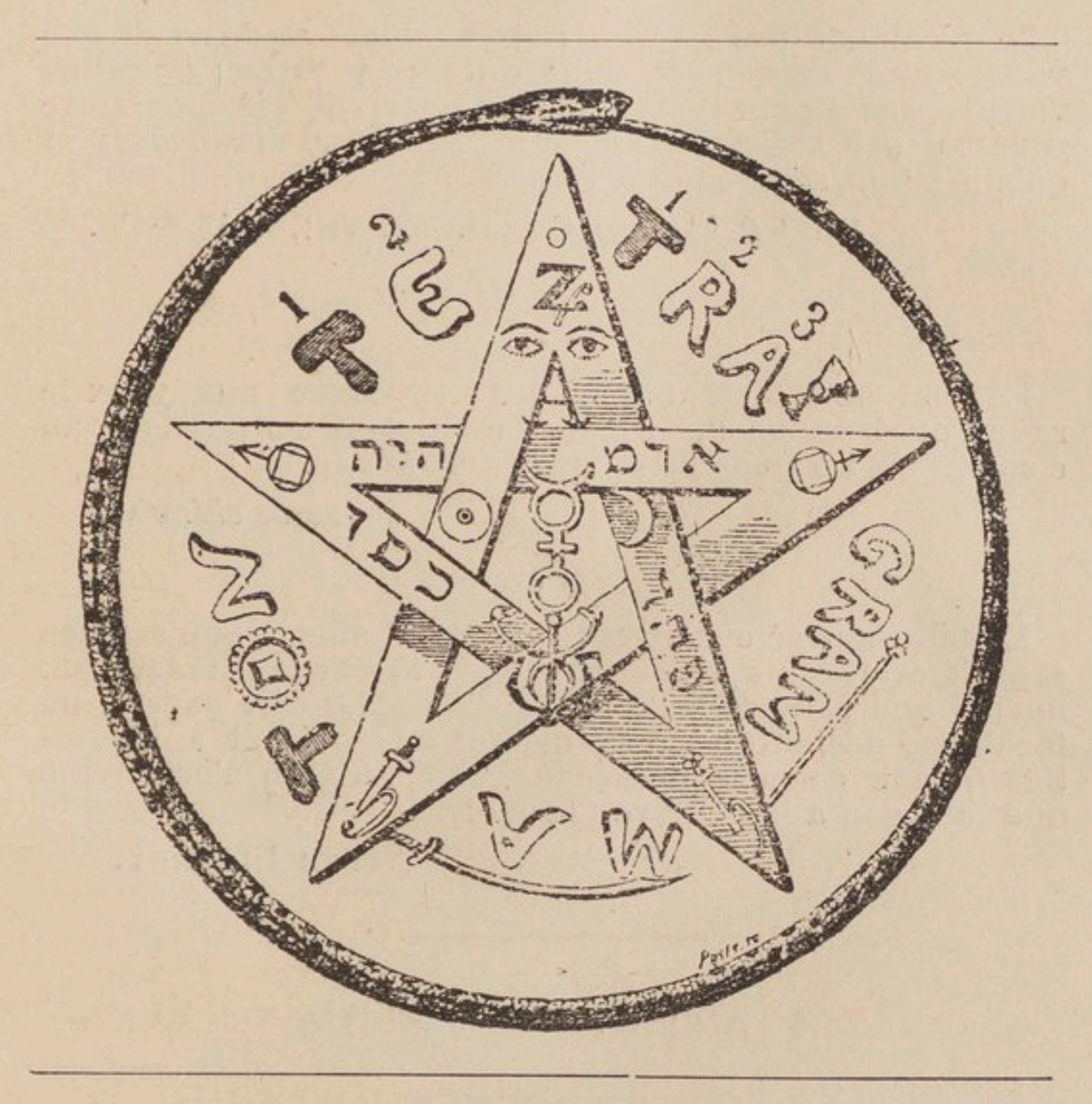
6e ANNÉE. N° 66. JUIN 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

C'est aujourd'hui un fait reconnu par les théologiens intelligents et sincères de toutes les églises que le dogme chrétien tel qu'il s'enseigne depuis dix-huit cents ans ne répond plus aux besoins de notre époque. La contradiction entre la science et la religion est devenue trop manifeste. Les penseurs qui connaissent les lois historiques entrevoient pour le Christianisme une de ces grandes évolutions sans lesquelles les religions sont fatalement condamnées à perir, évolution qui, en lui conservant sa beauté morale, renouvellerait sa force spirituelle et la mettrait en harmonie avec la science moderne.

EDOUARD SCHURÉ.

⁂

La triple mission de la femme dans le monde est de défendre la liberté, la justice sociale et l'idéal divin.

EMILIE DE MORSIER.

*
* *

Je n'entends pas que les autres soient *soulagés* et que vous soyez *surchargés*, mais que, pour ôter l'*inégalité*, votre *abondance* supplée à leur *pauvreté*, afin que votre *pauvreté* soit soulagée un jour par leur *abondance*, et qu'ainsi tout soit réduit à l'*égalité*.

Saint Paul (Aux Corint., ch. VIII, v. 13 à 15).

*
* *

Le ciel sait bien ce qu'il fait ; il donne aux yeux le rayon doré du soleil, aux oreilles la chanson du vent, au cœur avide d'amour l'être qu'il doit aimer.

Proverbe chinois.

*
* *

Morale sans science vaut infiniment mieux que science sans morale. Mais je ne dirais pas : Foi sans science vaut mieux que science sans foi, si l'on entendait par foi un fanatisme despotique aussi mortel à la pitié et à la justice qu'une science desséchée. La religion n'est divine que dans son alliance avec la morale.

ALBER JHOUNEY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 juin 1894, *de midi au soir.*
Le 7 juillet 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE.

L'ordre des Séphiroth dans le deuxième chœur est donc le suivant : 1° Chésed ; 2° Géburah ; 3° Tiphéreth.

Le processus moral commence par la grâce, l'expansion, la magnificence.

Dieu agit envers les créatures avec bienveillance et profusion.

Il répand sur elles la vie, les dons spirituels et naturels, le bonheur, gratuitement et au delà de ce que mériteraient les creatures.

Mais si le principe de grâce agissait seul d'une manière constante, les injustes recevant toujours la même récompense que les justes, les pervers que les incorruptibles, les impurs que les immaculés, il n'y aurait plus de loi morale.

La conception du devoir finirait par devenir impossible pour les créatures.

La vertu se dissoudrait dans le bain splendide et décomposant du pardon.

Il peut arriver sans inconvénient que, dans la vie terrestre, les méchants ne soient pas visiblement punis, les bons visiblement rétribués, parce que cette injustice apparente est absolument détruite plus tard et dans la vie spirituelle et dans les réincarnations terrestres ou planétaires.

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'*Étoile*.

Mais si, en place d'être seulement retardée et voilée, la Justice était toujours impuissante, la loi morale, comme je l'ai dit, s'anéantirait totalement.

C'est pourquoi Géburah vient rétablir l'équilibre. Elle apporte la rigueur, l'exacte rétribution des actes et des désirs, l'équité stricte et précise.

Si Géburah agissait seule, le monde ne subsisterait pas, car les êtres, jugés par la pureté de Dieu, seraient déclarés dignes de l'extermination et de l'oubli.

La rigueur est donc tempérée par la grâce et l'expansion généreuse.

Mais si Chesed agissait seule, les êtres, subsistant comme créatures s'anéantiraient comme personnes morales, leur destruction moins entière serait spirituellement plus cruelle encore.

La grâce est donc tempérée par le Jugement et la rigueur.

Le monde moral ainsi balancé a pour résultat la dernière Séphire du deuxième Chœur, Tiphéreth la Beauté, le Roi, celui qui, usant de la grâce quand il faut, de la rigueur quand elle est utile et, en somme, bienfaisante, perpétue et améliore le monde, et le domine par la loi de Dieu.

Comme le premier Chœur des Séphiroth embrassait tous les éléments volontaires et intellectuels, le deuxième Chœur embrasse donc tous les éléments arbitraux et il gouverne le monde moral.

Alber Jhouney.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

La Tempérance nous défend l'inceste. L'in-

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.
2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à mars 1894 et de mai 1894).

ceste mêle des sentiments d'ordre différent qui se corrompent par le mélange.

Une autre raison, le danger des unions de même sang pour la sève de la race, l'interdirait encore.

Mais elle relève de la Science et non de la Religion.

*
* *

La Tempérance défend le divorce ou la dissolution de l'union excepté en cas d'adultère.

La Charité commande aux époux le pardon mutuel des fautes du cœur ou des sens quand le repentir est sincère, mais quand il n'est pas sincère, quand il n'est que la souplesse d'un adultère persévérant, mieux vaut la séparation qu'une impure duplicité ou qu'une indulgence avilie.

L'amour de ses enfants, la hantise de leur avenir peut émouvoir un homme ou une femme trompés à couvrir de pardon même un repentir non sincère.

Par dévouement maternel ou paternel la Charité dévore alors la honte, la douleur et la justice.

Un tel pardon, lorsqu'il reste sans complaisance et maintient la rupture de l'union charnelle avec l'incorrigible coupable qu'il abrite de silence, lorsqu'il demeure sans compensation et ne se dédommage pas en d'autres joies des joies renoncées, est l'un des héroïsmes de la Charité.

Comme il arrive que l'on donne sa vie pour ses enfants après leur avoir donné la vie, consentir à un tel pardon c'est sacrifier pour eux, pour leur future sérénité, le bonheur qu'on aurait pu trouver soi même dans un autre amour plus digne, c'est donner pour eux la vie de son cœur

*
* *

La Tempérance nous défend de nous laisser aller à cette ivresse des instincts, des passions ou des idées qui nous fait perdre la maîtrise de

nous-mêmes et nous déchaîne hors de l'équilibre.

Toutes les forces du Mal, — les instincts avilissants, les passions déréglées, les idées perverses, — sont combattues dans leur égoïsme par la Charité, dans leurs suggestions de doute par la Foi, dans leurs conseils d'abattement par l'Espérance, dans leur rébellion et leur désordre par la Justice, dans leur puissance par le Courage, dans leur illusion par la Prudence, mais elles dégagent une ivresse, la fumée de la chair, des crimes, des vices, de l'ambition, de l'orgueil, cette vapeur qui enfièvre, enrichit de concupiscence tout le sang et hors de laquelle on ne croit plus vivre — et c'est un tel magnétisme dépravé qu'anéantit la Tempérance quand sa fraîcheur délivre nos yeux et notre Ame des fascinations du Mal.

Alber JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali [1]

36. Il est d'autres moyens de produire cette fermeté : une connaissance lumineuse exempte de douleur.

37. Ou fixer sa pensée sur un homme affranchi des passions.

38. Ou la fixer sur le genre de connaissance qui existe dans le rêve et le sommeil.

39. Ou l'occuper de toute conception qui vous plaira.

40. La maîtrise de l'ascète s'étend sur l'atome et sur l'infini.

41. A cette pensée dont les modifications ont disparu (sauf une, celle qui sert d'objet à la méditation du premier genre), il arrive la même chose qu'à une noble gemme, c'est-à-dire qu'elle se teint de l'objet qu'elle contemple.

---

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.

Quel que soit l'objet de méditation choisi ce qui importe c'est d'y consacrer entièrement une pensée entièrement maîtresse d'elle-même. A. J.

42. Cette transformation de la pensée en son objet se nomme, lorsque la fiction des mots, de leur sens et la connaissance y demeurent encore dans la confusion, la (méditation) *argumentative.*

43. En chassant de la mémoire (les mots et leur sens conventionnel), la pensée ne s'occupe plus que de la chose même, comme indéfinie, et cette manière de méditer s'appelle *non-argumentative.*

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney).

Esotérisme et Socialisme

II

L'Ésotérisme, ai-je dit, n'est pas une science spéciale, mais le point de vue profond de toute science : par conséquent, le point de vue religieux ; car les innombrables rayons qui divergent dans la périphérie, se relient au centre dans la profondeur. Un véritable ésotériste est donc religieux.

Un véritable ésotériste est même chrétien, un véritable ésotériste est même catholique, dans le sens profond de ces deux mots. Car, comme l'Esotérisme, le Christianisme (Χριστός, oint, pénétré), est la doctrine de ceux qui croient à la pénétration de la matière par la vie, de la vie par l'esprit, et de l'esprit par Dieu : le catholicisme (καθολικός, universel), est la méthode de ceux qui n'omettent rien, dans leur philosophie ni dans leur morale ; pas plus l'esprit que la matière, pas plus le visible que l'invisible.

Malheureusement, les profondeurs, à quelques esprits qui s'y plongent sans assurer leur regard, font perdre la clarté.

Mais j'ai dit que M. Jhouney garde dans les abîmes de la métaphysique la netteté de sa vision. Aussi M. Jhouney voit-il la dualité de la matière et de la vie, du passif et de l'actif : M. Jhouney est donc

chrétien. De même M. Jhouney maintient l'universalisme : donc, dans la vraie signification du mot, M. Jhouney est catholique.

Et maintenant, à la psychologie, comme à la métaphysique, l'Esotérisme ajoute-t-il quelque découverte ? voit-il aussi des profondeurs sous ces superficies ?

Oui ; dans l'étude des phénomènes superficiels, psychologie ou physiologie, M. Jhouney en particulier, ésotériste véritable, garde le souvenir des abîmes explorés ; et, là également, c'est la religion qui se dévoile à lui : je veux dire le lien qui relie l'un à l'autre le corps et l'esprit, la loi et le miracle, le naturel et le surnaturel, les mondes et Dieu : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ; ce qui est en haut, comme ce qui est en bas. »

Oublieux du texte sacré, qui marque expressément la distinction de l'esprit et de la vie, « *divisionem animæ ac spiritus* » (1), les scolastiques, probablement par excès de réaction contre les gnostiques, avaient supprimé le terme moyen dans la trinité de l'être, autrefois reconnu *corps*, *vie*, *esprit*, réduit par eux à *esprit et corps*. Cette suppression du milieu avait créé un fossé entre les deux extrêmes ; et l'esprit, désormais sans lien avec le corps, avait fini par n'être plus pour nos spiritualistes abstraits qu'une pure entité logique, un mot vide sans positive réalité. Aussi, philosophes du XVIIIe siècle et médecins du XIXe, le jugeant inutile, avaient biffé ce mot ; et la science moderne, comme dans un bain qui le nettoyât des abstractions de la scolastique [2], s'était tout entière plongée dans le matérialisme. Bain de boue, qui a son utilité relative, ajoute M. Jhouney, mais qui ne peut être un séjour agréable. « C'est pour cela qu'on revient à l'esprit par le grand tour, par les phénomènes demi-matériels », mais on y revient.

Monisme et dualisme, en effet, sont deux amputés. Dieu est trinité : donc aussi l'œuvre de Dieu, créée

---

1. Hebr. IV, 12.
2. Alber Jhouney, *Esotérisme et Socialisme*, p. 186.

nécessairement à son image. Comme l'Esprit Saint, ailes éployées, est le lien nécessaire entre le Fils et le Père, ainsi est indispensable un intermédiaire entre le corps et l'esprit, entre la pensée et l'action, entre la volonté et l'inertie.

Quand les matérialistes disent que la vie est une propriété de la matière, les matérialistes se payent de mots. Savent-ils ce que c'est que *matière* et ce que c'est que *propriété* ? Ce qu'ils savent, comme nous, c'est ceci : 1° que leur moi sent qu'il veut ; 2° que leur volonté trouve une résistance ; 3° qu'il leur faut déployer leur force pour mettre en acte l'inertie qui résiste.

Trois faits parfaitement constatés et parfaitement distincts sont donc exprimés par ces trois mots : *volonté*, *résistance*, *force*. Et l'intelligence voit clairement que ces trois faits résument tout l'être qui se reflète en son miroir, et que le troisième sert de pont entre les deux autres.

Spiritualisme, matérialisme ; esprit, matière : mots ou systèmes, également imprécis, également abstraits. Voici les seuls positifs, les seuls clairs, avec les trois faits qu'ils expriment : volonté, résistance, force. Or, ces trois mots, ces trois faits sont au complet dans la psycho-physiologie des ésotéristes. Si donc *mystique* voulait dire *imprécis*, selon la définition absolument arbitraire du savant positiviste Max Nordan, [1] le matérialisme serait infiniment plus mystique que ce mysticisme-là.

Quiconque, soit spiritualiste soit matérialiste, prétend supprimer l'un ou l'autre terme de cette trinité, quiconque essaye de confondre les faits ou les facultés que ces trois mots spécifient, témoigne d'un parti pris, d'une habitude non raisonnée et d'une incomplète analyse. Car enfin *genre commun* n'empêche pas classification à part, s'il y a en même temps *différence propre*. Or, manifestement, la différence existe ici : *vouloir* n'est pas *opérer*, et *résister* peut résulter de l'inertie pure sans action

1. Max Nordan, Dégénérescence, *passim*.

propre ni vouloir conscient. Donc, la *force* est chose part, comme l'*inertie* et la *volonté* ; et chose positive, non abstraite.

*
* *

Les ésotéristes hésitent entre les deux termes usuels, *esprit* et *âme*, lequel des deux désignera à la volonté consciente ou la simple force active. Mais où tous sont d'accord, c'est sur la réalité positive, physique, de l'âme et de l'esprit, comme de la matière. Tout ce qui est est est, sous quelque forme qu'il apparaisse. Du reste, ces prétendues abstractions, esprit, âme, force vitale, font preuve maintenant de leur réalité.

Peu après le livre de M. Jhouney, un ouvrage plus spécialement scientifique a paru, qui fait entrer « la force vitale » dans une voie d'expérimentation assez inattendue et intéressante [1]. M. le docteur Baraduc a, dit-il, constaté, étudié, mesuré, *extra cutem*, sur le cadran d'un magnénomètre, non plus seulement en nous, *sub cute*, comme Galvani, Faraday, Du Bois-Raymond ont étudié le fluide nerveux dans le nerf et le muscle, ou *super cutem*, comme Tarchanoff l'a fait pour l'émission neurique, une force nouvelle, manifestement distincte de la chaleur et de l'électricité, qui, en nous, constitue un *double fluidique* de notre corps matériel, une âme végétative, dont l'énergie variable peut être appréciée par des variations qu'elle fait subir au magnénomètre, et qui, hors de nous, est partout répandue, *force de vie universelle* en harmonieux échange avec notre propre force vitale. D'après les statistiques du docteur Baraduc, « la force de vie qui nous entoure pénètre en nous, pour constituer notre corps fluidique, par la main et le côté droits, dans la proportion moyenne de 3 à 1 ; le fluide vital humain s'extériore par le côté gauche, dans la proportion de 1 à 3, 2 restant en nous. Notre corps vital est

---

1. *La Force vitale*, par le docteur Baraduc, 1 vol. in-8, 5 francs, Georges Carré, éditeur.

donc dans la proportion de 2|3 comme pénétration, et de 1|2 comme extérioration ; son capital-vie égale 2 unités vitales. »

*
* *

C'est ce *double fluidique*, cette *force vitale inconsciente*, qui constituent l'apport des ésotéristes dans la science de la nature en général et de l'homme en particulier.

L'antiquité connaissait cette « âme du monde », cet esprit de vie partout expectant; la magie prenait à tâche de le capter et de l'utiliser. L'Eglise, dans sa liturgie, semble s'en souvenir encore lorsqu'elle invoque sur l'eau qu'elle bénit « la force invincible dont Dieu est l'auteur, *Deus invictæ virtutis auctor* ». Mais théologiens et philosophes l'avaient oubliée depuis longtemps et seuls les hermétistes en maintenaient la secrète tradition, jusqu'à cette résurrection déjà si puissante de l'occultisme en notre fin de siècle.

M. Jhouney en a résumé la théorie et tiré les conséquences pratiques avec cette élévation, ce tact et cette clarté qui sont les caractéristiques de son esprit et de son style : « Tout ce qui jaillit de Dieu, « nous dit-il, est une Force unique, à la fois énergie « et pensée... Alternativement, les atomes de cette « force, dominés par la grande pensée universelle « qui les pénètre et que d'en haut dirige Dieu, « tendent à ralentir leurs vibrations en certains « points de l'espace, puis à multiplier ces vibrations « et à les rendre de nouveau rapides. Les ralentisse- « ments déterminent l'apparition des mondes maté- « riels, qui ne sont que de l'énergie en vibration « lente » [1].

Les atomes, ajouterai-je, ne peuvent être effectivement que le résultat des arrêts, en nombre infini, que produit dans l'infini de la Force d'émanation une volonté contraire de rappel au centre. Chacun de ces arrêts produit une rupture d'abord dans l'uniforme direction du souffle émané, puis des chocs

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 178.

entre les divers fragments de l'être ainsi brisé. De ces chocs jaillit en flamme le souffle expansif, le *feu vital*, emprisonné en chaque fragment atomique. La quantité arrêtée au contraire par l'attraction au centre, est ce que l'on appelle *matière*, force d'inertie, non de mouvement, et qui ne saurait être mue que par une quantité supérieure de force impulsive.

Après cet arrêt, qui est le second acte de la genèse de l'être créé — le premier est l'émanation [1] — les atomes existent en nombre infini et en parfait équilibre ; tous égaux ; tous, réservoirs équivalents, chacun à chacun, de force statique équilibrée, par conséquent inerte.

Du reste, l'un et l'autre, émission et rappel, supposent nécessairement comme source et comme agent la force éternelle, infinie, tout ensemble vie, volonté et intelligence : car la volonté est mouvement vers *autre* chose que ce qu'on est présentement, donc émission, expansion, sortie de soi ; l'intelligence ou comprehension (*intùs legens*, *comprehensio*), est réflexion, arrêt, concentration.

De même, l'acte qui a suivi, pour former de toute cette infinité uniforme d'atomes inertes des êtres organisés, variés et toujours en acte, exige Dieu encore, pour rompre cet état statique, un Dieu volonté et intelligence, pour produire et diriger les êtres divers et leur évolution indéfinie.

Elle est « cette puissante unité des mondes et des êtres dans le Verbe-Lumière (ou Pensée-Force), qui est l'aspect concret de la loi de hiérarchie ou d'organisation harmonique, dont nous avons donné précédemment la formule abstraite » [2]. Tel est *le double*, manifesté, du Verbe-Dieu caché dans l'abîme de la divine essence.

Et de cette unité comment s'engendre, selon l'Esotérisme, la multiplicité des âmes initiales ?

« Les forces magnétiques d'innombrables atomes « *sont dirigées* et rassemblées en un centre ; des

1. *Item*, p. 182.
2. Alber Jouhney; *Opere laudato*, p. 182.

« courants de force électrique passent tout du long « de leurs pôles, convergeant vers le centre jusqu'à « ce qu'ils arrivent à créer là un feu, une sorte de « cristallisation de force magnétique, qui est l'âme, « le feu sacré des Vestales, Vesta ou Hestia. »

J'emprunte cette explication au nouveau livre sacré des ésotéristes anglais, mi-chrétien mi-brahmaniste, et j'y souligne l'aveu de cette direction imposée aux atomes, supérieure par conséquent, par conséquent divine. C'est donc Dieu, selon tous les ésotéristes, qui crée par un acte spécial les âmes individuelles, quand même, au point de vue purement physique, l'âme serait le résultat d'une concentration des forces physiques déjà créées [1].

Et je remarque, d'après cette doctrine à la fois positiviste et spiritualiste, de quelles forces l'âme est constituée : au point de vue de la quantité, multiples, « innombrables », ce qui explique la complexité, même la contrariété, des instincts ou des facultés dans l'homme ; au point de vue de la qualité, forces expansives comprimées, émissions arrêtées et ramenées à leur source.

Chaque âme est donc produite de deux éléments différents ; le premier, substance unifiée de multiples atomes créés par Dieu avant l'âme ; le second, force insufflée tout exprès, force intelligente organisatrice, spir divin. Comme chaque atome est l'insécable union de tel degré de force expansive équilibré par autant de force concentrante, chaque âme est l'indivise dualité de ces deux éléments, avec, au centre, la volonté.

Ainsi apparaît la loi de hiérarchie dans la genèse des âmes.

*
* *

Voici maintenant comment leur évolution s'opère par la méthode d'initiation.

Un très grand métaphysicien, mort, il y a quelques années, auquel encore vivant Barbey d'Aurévilly fit

---

1. *La Voie parfaite ou le Christ ésotérique*, par Anna Kingsford et Edouard Maitland, traduction de l'*Aurore*, 1 vol. in-8, 6 francs.

l'honneur de suspendre son médaillon à côté du portrait de Joseph de Maistre, dans sa galerie des *Prophètes du passé*, Blanc de Saint-Bonnet, mon cher et vénéré maître, a dit, résumant des pages profondes en une phrase saillante : « La liberté ne se donne pas, elle se crée elle-même ». « Si Dieu, écrit « aussi M. Jhouney, décrétait brusquement la per- « fection des âmes et les gardait telles auprès de lui, « il n'y aurait aucune liberté possible : l'âme serait « l'esclave de la volonté de Dieu. La spontanéité ne « s'obtient que par l'indépendance, et l'indépen- « dance serait illusoire si, Dieu restant devant nos « yeux, le bien nous contraignait par l'évidence de « notre intérêt... Il faut donc que le monde obscur « existe, et que la matière, fermant Dieu à notre vue, « ne le laisse vivre que pour nos cœurs, après que « nos cœurs l'ont, si j'ose dire, créé à force d'en « avoir besoin... Du reste, la matière oppose à « l'esprit une résistance salutaire... Les âmes, en « s'incarnant, viennent chercher la précision, la « pratique et le positivisme qui leur manquent dans « le monde astral. La matière, c'est l'épreuve qui « trempe le caractère ; c'est le poids qu'il faut sou- « lever pour exercer le bras ; c'est le grand obstacle, « qui, en barrant l'esprit, change la molle rivière en « cataracte. . Seul un pouvoir est vivant qui ren- « contre la vie et la passion dans les éléments qu'il « domine... C'est pour cela que les règnes de la « nature nous élaborent l'instinct que nous avons à « vaincre et sur lequel s'arcboutent nos âmes pro- « prement dites.

Et par le développement libre, la hiérarchie se creuse :

« Les âmes proprement dites, en effet, sont au « nombre de trois : instinctive, rationnelle, et « divine... Ces trois divisions indiquent du moins les « points d'arrêt essentiels, les trois couleurs les « plus générales : ce qui n'empêche nullement de « discerner dans ces couleurs des nuances très déli- « cates variables selon les individus... Mais la classi- « fication, sans être rigoureuse, n'est pas irréelle... « Si l'on place un Australien ou un Papou à côté de

« Voltaire, et Voltaire à côté de François d'Assise ou « de saint Jean, on verra avec évidence que ces trois « espèces d'âmes, grossière, raisonneuse et sainte, « ne sont pas des rêveries » [1].

*
* *

Après la réalité, après la genèse de l'âme, les ésoristes en éclairent-ils la finalité ?

Le but de Dieu dans la création ne peut être, nous disent-ils, que de ramener à lui par la liberté les êtres qu'il a librement créés. Il en résulte, « comme entre l'homme instinctif et la suprême sainteté il y a des degrés immenses, et comme une seule existence ne suffirait pas à les parcourir, que la philosophie occulte admet les existences successives. »

Cette doctrine traditionnelle, vieille comme la Religion, aura longtemps encore pour adversaires le spiritualisme aussi bien que le matérialisme classiques, car les philosophes cartésiens ou soi-disant éclectiques ne dépassent pas en profondeur les moins profonds des théologiens. Les scolastiques avaient sur tous les points rétréci les Pères, donnant, sans s'en douter, l'exemple aux prétendus réformateurs de supprimer dans la Tradition ce qui dépassait leur mesure. De cette pluralité des existences spécialement et de la persistance de l'épreuve après la mort terrestre, tout en gardant les mots qui la recèlent, « péché originel, purgatoire », ils avaient supprimé la doctrine ; et maint « libre penseur », tout en raillant les scolastiques, maintiendra, comme s'il l'avait inventée, cette négation qu'il a héritée des « serfs-juges. »

Au point de vue chrétien, la doctrine de la préexistence est clairement admise par les livres alexandrins que Rome a acceptés dans le canon des Ecritures [2], et les théologiens de seconde main qui s'appuient de tel concile œcuménique pour affirmer que c'est une doctrine formellement condamnée, ou

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, pp. 123 à 129.
2. *Sagesse*, VIII, 19, 20.

bien n'ont pas lu le texte conciliaire, ou bien négligent les distinctions qui s'imposent à tout esprit précis, car la formule dont ils se réclament condamne uniquement les rêveurs illogiques d'après lesquels les âmes humaines, dans une existence précédente, auraient joui de la vision béatifique et s'en seraient dégoûtés [1]. Telle n'est point la théorie des ésotéristesorthodoxes, qui font monter les âmes humaines des règnes inférieurs par une évolution progressive, et ne font descendre du ciel en terre que des messies on missionnés, tout épris ici-bas du céleste au-delà.

Quant à la persistance du libre arbitre après la mort, elle ne saurait faire de doute au point de vue logique, puisque la mort supprime, non pas l'âme, qui est le siège du libre arbitre, mais seulement le corps, qui en est l'obstacle. Elle est, de plus, implicitement enseignée par le *Credo*, lorsqu'il nous affirme la descente du Christ aux enfers, et développée par saint Pierre dans ce texte très clair de sa première épître, où il est dit que : « le Christ, mort dans sa chair, mais vivant dans son âme, vint, esprit lui-même, prêcher les esprits incarcérés qui jadis avaient, par leur incrédulité, lassé la divine patience et attiré sur eux le déluge, aux jours de Noë, pendant la construction de l'arche [2]. »

Sur la réincarnation proprement dite, c'est-à-dire le retour à une autre existence sur terre, la négation ou l'affirmation ne peuvent être que des conjectures, non des certitudes. Aussi faut-il louer M. Jhouney de n'avoir pas été dogmatique en cette question douteuse.

La preuve par le fait semble plus accessible, sur la possibilité de communiquer avec les âmes désincarnées. On cite des savants peu crédules que l'expérience aurait convaincus, malgré les résistances de leur raison et de leurs préjugés. M. Alber Jhouney, avec son tact et sa mesure, donne sur toutes ces attirantes mais dangereuses recherches la règle de la sagesse :

1 *Acta concilii Œcumenici*, V, cap. I.
2 *I Petr.* III, 18, 19, 20.

« Je crois, dit-il, que ce qu'on appelle phéno-
« mènes spirites physiques ne doit pas être recher-
« ché... sinon... dans les cas où ils agissent sur des
« instruments scientifiques, dans des conditions de
« contrôle rigoureux. Les séances dans l'obscurité
« me paraissent surtout dangereuses..., Je pense
« qu'il est meilleur de créer entre l'invisible et nous
« une chaîne patiente et sûre de sympathie et de
« vérité que de vouloir contraindre l'esprit à se
« rejeter sur la matière.

« Pas plus qu'il ne faut abandonner sa liberté à un
« magnétiseur, pas plus il ne faut l'abandonner aux
« esprits... Le monde spirituel est infiniment vaste :
« on y rencontre comme dans le nôtre le bien et le
« mal, la vérité ou l'erreur... car les bons ou les
« mauvais ne dépouillent pas leurs tendances
« morales avec la mort, puisqu'ils conservent leur
« âme... Les esprits ont leurs facultés, leur atmos-
« phèreet leur milieu, comme nous avons les nôtres.
« A mesure que nous y entrons, nous nous mettons
« en rapport avec tout un ordre de la vie univer-
« selle, ordre aussi normal, aussi naturel que celui
« que nous avons sous les yeux », mais pour nous
« inconnu et par conséquent dangereux.

Mme la duchesse de Pomar, avec sa science profonde et sa profonde expérience de l'occulte, recommandait récemment, dans un remarquable article de l'*Aurore* [1], de préférer le spiritualisme au spiritisme, de s'adresser plutôt à l'Esprit Suprême qu'aux esprits. M. Alber Jhouney préconise la même voie :
« Les plus grands, sinon les plus étranges, parmi
« les mystiques, nous dit-il, les yoguis philosophes
« et non les fakirs, de l'Inde, les hauts prophètes
« d'Israël, s'exaltaient par la pensée pure et sublime
« plutôt qu'ils ne descendaient par l'assoupissement
« mêler leur être aux ondoiements des fluides infé-
« rieurs. . C'est ainsi que je voudrais voir se déve-
« lopper en dehors de toute école scientifique trop
« étroite comme de toute médiumnité trop profes-

1. *Le Spiritisme dans la Bible.* Bureau de la *Nouvelle Revue*, 18, boulevard Montmartre ; prix : 1 fr.

« sionnelle, cet état mixte formé de raison et d'ex-
« tase, d'abandon et de liberté... qu'on pourrait
« appeler l'état de recueillement... Par lui, nous
« échapperions aux dangers du monde astral infé-
« rieur, aux périls des abdications de la volonté,
« sans renoncer, au contraire ! à la culture de plus
« en plus profonde des merveilles spirituelles de
« l'âme. Par lui, cette culture deviendrait le culte
« essentiel et suprême de la religion définitive, comme
« l'amour infini de Dieu et de tous en serait le libre
« dogme. Par lui ressusciteraient non plus seule-
« ment les facultés obscures des pythies, mais les
« lucidités plus claires et plus vastes des prophètes
« et des voyantes. »

C'est ici la conclusion du remarquable petit livre, et, selon la logique d'une régulière évolution, elle nous ramène à l'idée première : nécessité d'une élévation, d'une pureté morales exceptionnelles, pour réaliser la science et la puissance que prétendent les occultistes contemporains et que réalisèrent dans l'Eglise chrétienne, à toutes les époques de son histoire, les vrais ésotéristes et les mystiques vrais, depuis saint Jean le privilégié jusqu'à la bienheureuse Catherine Emerick.

Puisse ce *Souvenez-vous* du plus jeune d'entre eux n'être bientôt qu'un témoignage, non un desideratum, de la valeur et de la vie réelles de tous les hermétistes, kabbalistes, gnostiques, esséniens, spiritualistes, spirites, que le crépuscule un peu décevant de notre science positiviste a vus se lever sur tous les hauts lieux où fulminaient jadis les nabis, sous tous les bois sacrés où se célébraient les mystères ! Ce n'est pas en cherchant sous les voiles un secret de volupté plus intense ou de comédie plus raffinée que l'on découvrira l'Isis divine, mère du bel amour et de la belle science. Qu'ils aillent à la messe noire, *là-bas*, et qu'ils en arborent, sans hypocrisie, la croix renversée, les hystériques ou les pervers assoiffés de jouissances *a rebours* ! et qu'ils gardent pour eux leur hideux occultisme, ou qu'ils l'offrent en fête, s'il leur faut absolument un public, à la police secrète de nos mœurs fin de siècle.

Quant aux penseurs et aux sages, l'*Esotérisme* leur agrée, qui consiste à *découvrir* le saint mystère de l'Esprit voilé par la Lettre et la Loi enclose dans le phénomène ; mais ils ne peuvent que hausser les épaules devant l'*Occultisme* qui consiste à *cacher* sous des symboles plus obscurs encore que les faits ou les formules ésotériques... quoi donc ? et pourquoi ?

Le dedans des phénomènes et des formules est pureté et clarté. Quiconque fuit la clarté mérite qu'on le fuie : « *Omnis enim qui male agit odit lucem* » (Joan., III, 20). Hé donc, « *Foris canes, Dehors les chiens !* » crierai-je au nom de l'Esotérisme, comme criait jadis le diacre aux idolâtres dont la malsaine présence eût profané la sainte assemblée. Il ne doit y avoir d'équivoque entre les Ténèbres et la Lumière, entre Bélial et le Christ, entre Astarté et la Mère-Vierge. Pas de socialisme, plutôt que de sacrifier la chrétienne hiérarchie ; pas de fraternité, si la sainteté y doit faire litière ! Dieu seul est Dieu, et seuls les purs sont ses prophètes.

ALTA.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

13me LETTRE

Le Dualisme odique

Partout où l'on jette son regard dans la nature, on rencontre de doubles oppositions. Elles ne manquent pas non plus sur le terrain que nous parcourons ici. Vous les avez déjà trouvées chez les cristaux, chez les aimants, sur les deux moitiés des animaux et des hommes, où on les aperçoit toujours d'un côté avec une lueur odique rouge-jaune et des sensations tièdes-nauséeuses, et de l'autre côté avec la couleur bleue et de la fraîcheur. Cette opposition apparaît souvent dans les phénomènes odiques ; elle tient à l'essence de ce dynamide.

Prenons cette fois les corps simples pour point de

départ. Donnez successivement un flacon contenant du potassium, et un autre avec du soufre en poudre dans la main gauche de votre sensitif. Il vous dira bientôt que le premier est tiède et nauséeux, et l'autre frais et agréable. Faites de même avec du sodium, de l'or, du platine, du mercure et du cuivre d'un côté, et de l'autre avec du sélénium, de l'iode, du tellure et de l'arsenic; les premiers seront tièdes-nauséeux, et les autres frais. Vous pourrez utiliser cette différence graduée dans la force odique des corps simples pour en faire une série où le potassium serait à une extrémité comme le plus tiède-nauséeux, et l'autre, l'oxygène, le corps le plus frais; en examinant bien cettte série, vous remarquerez avec étonnement qu'elle se rencontre à de faibles différences près avec celle dont les chimistes se sont servis pour l'oxygène, selon les forces de l'affinité, et qu'ils nomment *la série électro-chimique*. Nous sommes arrivés par un tout autre chemin au même résultat avec cette série qui ressemble à la première, et nous devons la nommer série OD-*chimique*.

N'est-il pas bien surprenant qu'une simple fille sans connaissance soit capable de ranger et mettre en série dans une heure de temps l'ensemble des corps simples, lorsque les esprits les plus distingués et les plus grands savants de notre temps y ont mis plus d'un demi-siècle de peine, de persévérance et de pénétration ? Le grand Berzélius, le créateur du système électro-chimique, a senti cela très bien lorsqu'à Carlsbad, dans l'année 1845, je lui en fournis des preuves. Mais, depuis sa mort, les chimistes survivants n'ont plus jugé cette bagatelle digne de leur attention. Un physiologiste a eu même le courage d'accuser feu Berzélius d'avoir eu l'esprit affaibli par l'âge lorsqu'il a mis publiquement les résultats de mes recherches sous son énergique protection, et, pour venir en aide à l'insolidité de son propre jugement, il eut ni plus ni moins le besoin de donner l'assurance tranchante que Berzélius avait presque perdu la raison.

Les corps amorphes, chacun par soi, ne montrent aucun signe de dualité dans cette série odique; il faut considérer chacun en particulier comme unipolaire, de la même façon que la doctrine sur l'électricité fait à l'égard du savon ; mais, considérés en masse, et pris comme unité collective de toutes les substances, l'opposition citée d'après laquelle des

sensations tièdes-nauséeuses se produisent à l'une des extrémités dans la main du sensitif, et des sensations de fraîcheur à l'autre, est bien établie. La polarité odique dans le monde extérieur est constatée. Et comme les substances tièdes de la gauche sont électro-positives, et que les fraîches sont électro-négatives, je suis astreint, pour agir dans le même sens et d'une façon conséquente, de nommer les premières OD-*positives* et les dernières OD-*négatives*. Parmi les corps composés j'ai trouvé les alcalis et les alcaloïdes, et tout ce qui est empreint de leur caractère, od-positif; par contre, les sels haloïdes, la pluralité des oxydes, et les acides, od-négatifs. Les substances organiques, telles que les gommes, l'amidon, plusieurs huiles et la paraffine, tiennent à peu près le milieu. Chez les cristaux, j'ai trouvé que le point sur lequel ils ont fait leur croissance était toujours tiède-nauséeux à gauche, et d'une lueur jaune-rouge, et qu'ils étaient frais et d'une lueur bleue vers les pointes du haut. On peut poursuivre cette règle jusqu'aux cristallisations filamenteuses, et aux solidifications où la formedu cristal est presque imperceptible.

La base des cristaux est donc OD-positive, et leur pointe OD-négative.

Les aimants, lorsqu'ils sont dirigés contre le pôle sud, à gauche, sont tièdes, et d'une lueur rouge; ainsi OD-positif ici, et, contre le pôle nord, frais et de lueur bleue; par conséquent, OD-négatif. Quelques physiciens, non pas tous, déclarent le pôle nord de la boussole magnéto-positif, sans en bien déterminer la cause; mais, d'après les résultats odiques, j'ai bien lieu d'en douter.

Les corps OD-positifs et électro-positifs marchent ensemble, comme nous l'avons vu; les magnéto-positifs doivent aller du même pas avec eux. Par conséquent, le pôle de la boussole, dirigé contre le nord, qui luit bleu, ne peut être que magnéto-négatif.

Le calorique, la chimie et le son, n'ont produit, dans les expériences faites jusqu'à présent, que des phénomènes OD-négatifs, et le frottement que des OD-positifs. Il est nécessaire d'étendre ici encore les expériences pour la justification des oppositions odiques. La lumière polarisée du soleil est OD-positif dans la partie qui est traversée, et OD-négatif dans celle où elle est repoussée.

Les rayons rouges, jaunes foncé et jaunes du spectre

ainsi que ceux qui sont rouges vers le bas, sont tous od-positifs ; les rayons bleus, violets, et les rayons chimiques, sont od-négatifs. Il en est de même du spectre lunaire et aussi du faible spectre d'une lampe d'Argand.

Les animaux, et le corps de l'homme en particulier, sont positifs-odiques sur tout le côté gauche, depuis le sommet de la tête jusqu'aux doigts du pied. Ils sont négatifs sur tout le côté droit. Ceci se fait beaucoup mieux remarquer au bout des pieds et à la pointe des doigts, et de préférence aux racines des ongles, au point de la plus vive activité organique de toute la main.

Ainsi, l'homme est polarisé selon sa largeur, mais il possède encore d'autres axes odiques d'une moindre apparence, un axe longitudinal et un axe diamétral ; je suis bien forcé de m'interdire ces démonstrations à cause du peu d'étendue de ces lettres. Fortifiez tout cela vous-même dans votre conviction par quelques simples expériences.

Mettez une feuille de papier fin de couleur bleue moyenne devant un sensitif, et dites-lui de le regarder alternativement, tantôt avec l'œil gauche, tantôt avec l'œil droit, en se couvrant chaque fois l'autre œil. Il trouvera le regard avec l'œil gauche agréable, et celui avec l'œil droit désagréable. L'œil gauche est od-positif: la couleur bleue agit, comme vous le savez déjà, od-négativement. Si des agents hétéronomes se rencontraient, ils produiraient une sensation agréable. Dans l'autre cas, où l'œil droit regarderait dans le bleu, les deux agents isonomes produiraient des sensations nauséeuses. Contrôlez cette expérience avec une feuille de papier jaune-orange, partout vous obtiendrez le même résultat, mais elle donnera un sens inverse, avec les yeux opposés. Vous voyez aussi, par cette expérience délicate, que la sensation nauséeuse de la couleur jaune, et l'agréable de la couleur bleue, repose particulièrement sur ce que les sensitifs la reçoivent par l'œil gauche, et que l'action de ce côté est alors prédominante sur la droite.

Regardez avec votre œil droit pendant un peu de temps dans l'œil gauche d'un sensitif, il n'aura rien à vous objecter ; bien entendu que les yeux opposés seront couverts pendant ce temps. Regardez maintenant avec votre œil gauche, il deviendra sur-le-champ inquiet, il ne pourra le supporter à peine

qu'une demi-minute ; et, si vous voulez le forcer, il s'en ira.

Est-ce un haut sensitif, un si court regard agira si fortement sur lui, et si contrairement, qu'après coup il ne verra plus rien par cet œil pendant quelques secondes; si on veut le forcer à persister, il arrivera plusieurs fois qu'il sera contraint de vomir.

Le regard gauche dans le regard gauche est une conjonction isonome qui devient toujours insupportable.

Y a-t-il un dualisme odique dans l'opposition des deux sexes, et peut-on le reconnaître?

Je fis cette question à la Nature par l'intermédiaire de l'expérience suivante :

Je plaçai vis-à-vis d'une femme sensitive un homme et une femme, et leur mis à tous deux un verre d'eau à la main droite ; après six minutes, temps nécessaire pour *odiquer* l'eau négativement, je fis goûter l'eau des deux verres à la sensitive, elle les trouva fraîches toutes deux, mais celle de la main de l'homme plus fraîche et plus agréable que celle de la main de la femme. Puis je plaçai les deux vis-à-vis d'un homme sensitif, et procédai de même. Mais celui-ci trouva l'eau de la main de la femme plus fraîche. Vous voyez clairement que l'homme et la femme se trouvent en opposition od-polaire.

Vous avez remarqué que dans toutes mes expérience sur la sensation, je me suis toujours servi de la main gauche des sensitifs, et non de la droite. Vous pouvez maintenant en connaître la raison.

Le frais et le tiède ne sont pas des influences absolues d'excitations extérieures sur le sensitif, ils ne sont que relatifs, et ne sont applicables qu'à un côté de son corps. La sensation est inverse de l'autre côté. Pour ne pas faire de confusion dans mon exposé, j'ai dirigé toutes mes expériences sur un seul côté, particulièrement sur le gauche, parce que, dans la règle, les influences sont plus fortes, elles ont plus de clarté de ce côté, et sont plus nettement apparentes. J'aurais pu tout aussi bien choisir la droite, les résultats eussent été les mêmes, seulement avec des lueurs et des sensations inverses.

(*Traduit de l'allemand.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.[1]

V. — Le Mosaisme.

Rien ne se perd, tout se transforme. Cet axiôme des sciences physiques s'applique également aux sciences métaphysiques ; car il est la loi même de l'être, et Dieu certainement estime l'Idée aussi précieuse que la Force. Par conséquent, dans un résultat intellectuel, quel qu'il soit, et à quelque époque que ce soit de l'histoire du monde, tous les faits et toutes les doctrines antérieurs, de loin ou de près, fournissent leur quote-part ; et dans un événement central qui, au milieu de l'histoire humaine ici-bas, intéresse toute l'humanité, de près ou de loin, toute l'humanité a contribué sa quotité d'influence préparatoire ou déterminante.

Notre sens critique, s'il était d'une clairvoyance adéquate à la réalité, discernerait donc dans le christianisme, au moment où il apparaît, tous les rayonnements humains, très nombreux, dont il est l'aboutissant divin, même les transformations successives et la lointaine origine de chacun d'eux.

Le regard humain est plus court.

Mais, pour mesurer à notre puissance l'effort de notre esprit, considérons la ligne médiane le long de laquelle passent les divers courants, avant de se polariser au point terminal.

Cet axe, pour les multiples influx que polarisa Jésus-Christ, est le mosaïsme.

*
* *

I. C'est vraiment une prodigieuse histoire que celle de Moïse et de son peuple hébreu, telle surtout que la démontre le profond et éloquent écrivain de la *Mission des Juifs*.

Hébreu signifie *émigré*.

1 Recommandées à l'étude des Frères du *Troisième Degré* de l'Étoile.

Les voyages de conquête ou de pacification, tant de fois réitérés à travers le monde par les Egyptiens victorieux, l'attrait de leur civilisation et de leur richesse, avaient réuni dans le pays du Nil, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, des émigrés et des captifs de toutes les nations de l'Univers. La Religion Primitive de la Totale Science était encore florissante en ce pays privilégié ; mais déjà néanmoins elle était assez éloignée de son point de départ pour être tombée en superstition parmi le vulgaire, assez persécutée par l'autocratie royale pour cacher les traditions de cosmogonie scientifique et d'universelle fraternité dans le secret des sanctuaires et le mystère des initiations.

Moïse fut un initié des sanctuaires égyptiens, tout ensemble homme d'intuition et d'action, à ce degré supérieur que nous nommons génie.

En voyant que la politique, chez les peuples assis tuait, comme fatalement, la Religion et la Liberté, il conçut le projet de prendre en sa main vigoureuse un peuple déraciné, sans traditions ni dynastie ; un peuple hétérogène, amalgamé des émigrés de toutes nations qui labouraient, paissaient, peinaient au profit de l'Egypte ; et de donner à ce peuple, pour roi unique, Dieu ; le constituant ainsi, en dehors de toute politique, sur une assise sociale et religieuse tellement solide que nulle révolution jamais, ni du dedans, ni du dehors, ne réussit à la détruire.

« Les autres hommes, leur dit-il, sont les hommes d'un roi, d'une dynastie ou d'une oligarchie quelconques : vous, vous n'êtes ni à un roi ni à une aristocratie, vous êtes à vous et à Dieu. Votre loi, c'est la loi de Dieu. Vos chefs seront donc d'abord, dans un premier conseil, les élus de Dieu par l'intelligence et l'initiation ; puis, dans deux autres conseils, vos propres élus, magistrats ou prudhommes : seulement, vous élirez vos magistrats parmi les anciens, dont l'âge assure davantage la sagesse. »

Pour n'être tyrannique ni partial en quoi que ce soit, Moïse donna aux femmes, outre leur rôle familial de médiateur respecté, aimé et toujours consulté entre le père et les enfants, dans l'initiation

au moins, peut-être dans le sacerdoce, les mêmes droits qu'à l'homme ; sachant que la femme a plus même que l'homme l'instinct et l'intuition des choses divines. Marie, sœur de Moïse, fut le chef officiel des prophétesses hébraïques, et siégea dans le Conseil de Dieu, à côté du grand théocrate, au même titre et avec la même autorité que leur frère Aaron, chef du sacerdoce masculin. *Moïse, Aaron et Marie* sont, tous trois ensemble, comme trois pairs, comme une tri-unité libératrice, remémorés par les prophètes — Michée, VI, 4 — à la reconnaissance du peuple hébreu. Il faut, en effet, les deux pôles et un équateur à une force normale : pour l'évertuer, quand elle sommeille, par deux courants antinomiques ; pour associer l'un à l'autre l'actif et le réceptif dans les combinaisons d'où jaillit la lumière et d'où la vie procède.

D'autre part, le but de son œuvre étant éminemment compréhensif, le peuple de Dieu, comme le nomme Moïse, étant le pivot de l'action divine universelle, destiné par Dieu à assimiler d'abord, pour les harmoniser et les propager ensuite, toutes les influences, toutes les efficacités de l'esprit de Dieu dans tout le globe, les institutions données à ce peuple devaient être aussi compréhensives, aussi assimilatrices, aussi universalistes que possible, malgré leur cachet spécial et leur forme absolument autonome, autre motif pour que le Conseil de Dieu ou Synode de la Science doublât le collège masculin d'un collège féminin, le collège clérical d'un collège prophétique ; afin que l'esprit laïque, plus universel, pût résister à l'esprit particulariste qui, partout et toujours, pousse les sacerdoces à devenir une caste étroite et tyrannique ; afin que la douceur et le mysticisme plus pur de la femme pussent tempérer et spiritualiser le matérialisme emporté de l'homme.

II. — Mais pour une science durable, il faut le livre comme point d'appui.

Moïse, qui, après l'initiation égyptienne, avait reçu les secrets des Sabéens par Jéthro, dans les déserts d'Arabie Pétrée, écrivit les révélations traditionnelles de cette double science, éclairés encore dans son

génie personnel par l'inspiration de Dieu ; et il en forma, pour l'instruction des siècles, son *Sépher*, ce merveilleux livre, duquel chaque phrase, chaque mot, chaque lettre enclôt un mystère : car c'était l'époque des hiéroglyphes, des hiérogrammes, peintures et caractères mystérieux qui cachaient plusieurs sens progressivement profonds sous une première signification superficielle, et Moïse avait été instruit dans cette pratique de la Science Sacrée.

Aussi présenta-il son Sépher comme un livre voilé, duquel il confia la garde, l'étude et l'interprétation non seulement à des sacerdotes, mais au Conseil scientifique tout entier, y compris le collège des 70 membres laïques, qui fut l'école première du prophétisme hébreu. Et de ces 70 l'initiation aux sens profonds du livre était progressive, arrêtée à tel sens pour les uns, poussée plus avant pour d'autres, selon l'intelligence et le mérite. Même les plus hauts initiés étaient avertis qu'ils ne connaissaient point jusqu'au fond les mystères cachés sous la lettre, car elle en enfermait que le présent ne pouvait entendre et que seul l'avenir découvrirait.

Qu'ils fissent donc de leur commentaires une tradition orale, non écrite : car si un livre s'expliquait par un autre livre, ce second aussi bien devrait s'expliquer par un troisième, ce troisième par un quatrième, indéfiniment. Et que leur parole fût vivante, et qu'elle suivît donc la loi de la vie, qui sans cesse se renouvelle, progressive et assimilatrice, rejetant sans cesse les éléments usés et en attirant de nouveaux, sans cesse, dans le même moule, dans le même courant vital toujours homogène. Partout et toujours, à travers tous les peuples, à travers tous les siècles, qu'ils eussent donc soin d'ajouter, d'incorporer à leur science traditionnelle les connaissances avérées des autres corps scientifiques, les vérités découvertes par l'avenir; mais plus ils apprendraient ce qui est, de génération en génération, plus aussi, en relisant le Sépher, ils verraient se soulever à leurs yeux le voile qui le recouvre ; toutes les révélations nouvelles leur apparaîtraient dans le texte antique.

Telle est dans l'œuvre de Moïse l'institution scientifique, supérieure manifestement au conservatisme immobile qui fut la loi de la Chine par exemple, et qui est le vice ordinaire de tous les organismes scientifiques, académies ou instituts aussi bien que clergés.

Mais l'assise scientifique n'est que le nécessaire point d'appui de la construction d'une nation : quel édifice social Moïse va-t il construire sur cette base intellectuelle ?

III. Après avoir tiré les Hébreux de la servitude égyptienne, Moïse résolut d'épuiser, d'user tout d'abord les souvenirs et les regrets qui leur pouvaient rester de la brillante monarchie qu'ils avaient servie. Il les promena donc durant quarante ans à travers un désert qu'il eût pu franchir en un mois ; mais pour laisser disparaître peu à peu la génération élevée dans les idées et les coutumes égyptiennes pour donner le temps et l'espace à une génération complètement neuve, pour éprouver et inculquer sa législation, pour habituer les Hébreux à lutter, sans autre appui que leur foi en Jévé, contre tout obstacle et tout ennemi.

Car le prophète voulait faire de ces Sémites à la tête de fer, des hommes trempés pour l'indépendance. Nulle part, dans la constitution moïsiaque, une porte n'est ouverte à la domination absolue d'un homme, d'une caste ou d'un parti. Aussi, après quarante ans que lui-même, le puissant créateur de ce peuple, en a été la tête et le bras et le cœur ; après quarante ans qu'ils lui doivent jour à jour la vie, la religion, la science, la victoire ; lorsqu'il est le plérome de ce gouvernement comme de cette nation construits par son génie ; lorsque, ayant tous les pouvoirs et tous les droits, il n'a qu'à les garder et à en jouir, après le triomphe, dans le pays qu'il va donner à ces nomades enfin fixés ; craignant que l'excès de leur confiance ne lui fît une autocratie, de fâcheux exemple, au début de la république synarchiste qu'il prétendait fonder sur la liberté seulement et sur l'autorité sociale, sans même attendre sa mort qui ne pouvait tarder, à la veille d'établir son peuple dans la Terre Promise, il disparaît volontairement : « Moïse monta

des plaines de Moab sur le mont Nébo, au sommet du Pisga, vis-à-vis de Jéricho... et Moïse, serviteur de Jévé, mourut là... et Jévé l'enterra... et personne n'a jusqu'à ce jour connu son sépulcre. » — *Deutéronome*, XXXIV.

Moïse donna donc cet étonnant exemple, peu imité du reste, d'un fondateur de nation tout-puissant, écouté comme Dieu-même, qui se retire de son royaume pour ne pas lui donner un roi.

Toutes choses, jusque-là, dans ce peuple sans patrie, avaient été communes à tous. C'était le socialisme pur, infiniment plus facile, il est vrai, lorsqu'il n'y a pas de fond social : le socialisme fraternel, sans spoliation préalable ni rivalités d'aucune sorte, librement accepté dès le début de leur association volontaire par tout un peuple sans racines, sans propriétés, sans traditions antécédentes, un socialisme qu'aucune révolution ni aucune violence n'avait entaché. Une éducation de quarante années ayant suffisamment préparé les hommes, Moïse croit le temps venu de tenter l'épreuve du fait, et les Hébreux, conduits par son lieutenant militaire, entrent enfin dans la Palestine.

Et dans ce pays libre, le partage se fit des terres devenues vacantes. Il se fit avec une égalité, selon une théocratie, que l'on n'a pas assez soulignées. La législation moïsiaque ressemble si peu à cette tyrannie sacerdotale que le XIXe siècle décore injustement du beau nom de *théocratie*, que seuls les prêtres y sont exclus du droit de propriété. On leur assigna comme habitation des villes spéciales disséminées sur tout le territoire, afin qu'ils pussent remplir partout leur ministère d'éducation et de bon exemple ; on leur accorda aussi des troupeaux, mais pour pâturages, rien que les terrains vagues, les communs livrés aux étrangers et aux pauvres. Tous les autres Beni-Israël, au contraire, reçurent leur part de propriété territoriale, tous indistinctement, sans nul privilège, mais à titre familial, non individuel. Les Beni-Israël, dans le désert, s'étaient groupés et organisés en un certain nombre de tribus, selon le nombre, légendaire ou réel, des fils de leur ancêtre : Josué

divisa le pays conquis en autant de départements, pour que chaque tribu occupât le sien et que la parenté resserrât les liens de voisinage. Car l'idée d'égalité, dans ce cerveau équilibré autant que génial, ne détruisait pas l'idée hiérarchique. Mais le privilège, encore une fois, fut si bien écarté que les distributeurs n'avaient oublié qu'eux-mêmes : Caleb et Josué s'attribuèrent leur part après tous, dans des contrées non encore conquises.

Tel était le présent.

Pour l'avenir, une solide barrière était posée contre tout accaparement, contre toute possibilité de féodalité terrienne ; et une garantie d'éternité prise au profit de la constitution familiale contre l'incapacité, l'indolence et les vices individuels. Toute hypothèque sur une propriété quelconque était levée, de par la loi, et toute dette était éteinte, chaque septième année ; toute propriété aliénée, en quelque façon que ce fût, au profit de n'importe qui, revenait, de par la loi, à la famille originelle, tous les cinquante ans, à l'époque du grand jubilé national. Car la loi de Moïse, réellement sociale, considérait la société dans son élément véritable, la famille ; au contraire de nos lois modernes qui, en considérant exclusivement l'individu, ont poussé l'individualisme jusqu'à l'égotisme et au fractionnement, qui sont l'opposé même de l'union et de la vie sociales.

Et le génie de Moïse, pour assurer le grand œuvre universaliste dont il a assumé l'entreprise, a choisi non seulement le peuple, non seulement la constitution sociale, mais aussi le pays, qui lui doivent servir d'agents.

IV. Ce n'est point une histoire vulgaire, en effet, à ce qu'il paraît au premier regard, qui doit se tramer en ce lieu peu banal.

D'abord la Palestine était un pays à part, isolé du reste du monde, que nulle route de peuple à peuple ne traversait : lieu admirablement adapté par conséquent au peuple qu'il s'agissait de former là, et d'isoler absolument dans son monothéisme au milieu des religions ambiantes, toutes matérialistes et idolâtriques ; creuset merveilleux pour le grand œuvre de

religion pure, que nul courant contradictoire, nul souffle troublant ne devait gêner.

Mais l'or alchimique de cette religion morale et sociale une fois affiné, il devait se répandre ensuite hors du creuset et couler de source jusqu'au bout du monde pour y faire resplendir ses purs rayons et agir son efficacité transformatrice. Grâce à leur situation, les Hébreux entrèrent bientôt et demeurèrent en relation avec toutes les contrées de la terre: car le petit pays de Palestine est placé au centre de la terre, comme disaient les anciens, aux confins des trois parties du monde alors connu, au seuil de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe.

Et autant que la situation géographique, le sol convenait au développement particulier du peuple de Dieu comme à sa mission cosmopolite. Sur une étendue restreinte, les zones les plus diverses varient la végétation comme la température, réunissant les oliviers et les orangers non loin des chênes et des champs de blé, les dattiers à côté des vignes : de sorte que ce petit pays est le résumé de tous les aspects et de tous les climats, comme il devait être *l'emporium* de toutes les idées. Et toutefois en cette terre « où coulaient le lait et le miel » point de place pour l'oisiveté ni pour la mollesse. Les habitants, étaient forcés de travailler pour conserver la fertilité du sol et pour combattre l'invasion toujours menaçante des sables du désert. Autant, en effet, la Palestine était riche autrefois avec une population laborieuse, autant elle est pauvre aujourd'hui par la paresse de ses habitants. Nation, religion et terre étaient faites l'une pour l'autre : elles se convenaient mutuellement, dit un écrivain juif contemporain, comme les différentes parties d'un organisme.

Même le peu d'étendue de la terre assignée par Dieu à cette nation prolifique, en obligeant le trop plein de la population à se déverser au-dessus de ses frontières, aidait plus efficacement que toute législation à son rôle de missionnaire.

*
* *

Mais ce rôle, m'objecterez-vous, n'est-il pas une

attribution arbitraire imaginée après coup par les spéculatifs de l'histoire? — Non! l'attribution est primitive, indiquée aux premières pages du livre: « Je veux faire de toi, dit Dieu à Abraham une grande nation qui portera ma bénédiction à l'universalité des peuples, *et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ*. — Genèse XXII, 18; XXVI, 4 — « Vous serez pour moi, dit Dieu par Moïse, une race sacerdotale, une nation de prophètes chargée de porter mon nom et de glorifier ma loi à travers toutes les nations, car vous êtes mon troupeau et toute la terre est à moi. » — Exode, XIX 5, 6. Et je l'ai déjà dit, c'est d'une religion sociale que ce peuple étrange est le prêtre. D'une religion de fraternité d'abord. Aussi, dès le commencement, Moïse tue tout orgueil de naissance, toute prétention nobiliaire, égalisant tous les Hébreux dans une commune et basse origine. « Ne dis pas: moi je suis de race royale ou aristocratique. Souviens-toi que toi aussi tu as été esclave en Egypte: car vous l'avez été tous, c'est de l'esclavage de l'Egypte que Dieu vous a tirés, tous, pour faire de vous ses serviteurs. » — Exode XIII, 14. Religion de liberté aussi; et de liberté fière: car servir Jéhovah, c'est régner: les Hébreux, peuple libre, ne doivent avoir d'autre roi que Dieu, pour donner ce même roi à toutes les nations.

Tel est l'avenir royal de ce peuple après ce passé de servitude; tel est le messianisme qu'il doit réaliser d'abord en lui-même, avant de céder son rôle au messie individuel qu'il refusera du reste de reconnaître pour légitime et divin héritier.

C. M.

Rénovation sociale

Nous formons un seul corps social dont les parties se renouvellent continuellement, sans qu'il cesse d'être le même. C'est aussi vrai de l'organisme du *Macrocosme* que de celui du *Microcosme* qui détermine et circonscrit toute personnalité humaine: membres, alvéoles, cellules, esprits vitaux, corpuscules et animules du grand corps social; tous ces

éléments qui le constituent ont chacun sa marque et sa fonction biologique absolument comme dans notre petit corps. Il ne peut y avoir d'harmonie dans ce *nirwana* social tant qu'il y a des notes fausses, des voix qui détonnent, des cordes qui répondent mal ou qui ne répondent pas du tout. Il y aura concert général, je veux dire bonheur universel, le jour où de la félicité de tous résultera la félicité de chacun, et où de la félicité de chacun découlera la félicité de tous. Je l'avais déjà dit ; je le répéterai encore, car il est des vérités qu'on ne saurait trop fortement inculquer dans l'esprit public, mûr aujourd'hui pour les comprendre.

Quand l'évolution sera faite et parfaite, quand le corps social, pleinement reconstitué, se trouvera guéri, dispos, remplumé, florissant de santé, de la tête aux pieds, alors la terre cessera d'être ce que nous l'avons faite *nous-mêmes*, un grand *Hôpital*, pour parler comme Bossuet, un *Bagne pénitentiaire* pour répéter le mot du Zohar.

Alors plus de *travaux forcés*, plus d'œuvres serviles, plus de corvées pénibles ! Et ne voyez-vous pas de quel pas nous y allons ? A mesure que la Rédemption se poursuit par les découvertes de la science, par les inventions qui se multiplient, les machines remplacent les bras, diminuent la main-d'œuvre, et finiront par la supprimer. On sait que le transfert de la force motrice à distance est un problème déjà résolu par l'ingénieur Popp, dont le système fonctionne dans l'usine de la rue Saint-Forgau, à Ménilmontant.

On calcule à peu près l'heure où la civilisation, dont rien ne saurait arrêter les progrès, aura mis partout les forces de la nature à la place des forces plus nobles du sang humain, lesquelles au reste n'avaient pas été créées pour la grossière besogne qu'elles font. Si on s'épouvante devant cette perspective, et « l'on se demande en tremblant ce que deviendront les milliards d'ouvriers que cette substitution jettera dans la rue, sans pain pour eux, pour leurs femmes et pour leurs enfants, sans feu ni lieu, sans abri, sans vêtements. » Enfants que nous sommes !...

Braves gens, rassurez-vous ! C'est bien facile à prévoir. Il adviendra ceci :

Le travail se transformera ; il occupera, de l'homme, non plus les muscles, les tendons et les nerfs, comme il faisait, ainsi que de l'âne et du bœuf ; mais le cer-

veau, l'idée, l'esprit. De stupide et routinier, de servile et de brutal qu'il était, il deviendra intelligent, méthodique et précis. Il s'affranchira de la glèbe ; il cessera d'être serf, manant et roturier ; il prendra *ses quartiers de noblesse*, lui qui prit déjà des *quartiers de divinité* dans un atelier de Nazareth. Délivré de l'esclavage des forces physiques, l'ouvrier ne sera plus machine et bête de somme. Un Dieu s'était fait charpentier : c'était pour que ce charpentier se fît Dieu. Il faut bien que le mot du Christ se réalise : *Vous êtes des Dieux !* (*Joan.*, x, 34.)

Et puis, après cela, mes amis, nous ferons tous les « grands seigneurs ! » et, comme nous saurons parfaitement que nous sommes frères, nous cesserons d'être canailles les uns à l'égard des autres et nous nous aimerons bien ! Est-ce que cela ne vous sourit pas? Est-ce qu'il ne vous tarde pas d'en finir avec la bêtise, avec la stupide férocité qui fait de nous des *démons*, quand nous sommes des anges et même des *dieux*, du témoignage de Jésus-Christ?

(*Le Glorieux Centenaire*). Abbé Roca.

L'avenir de la Religion

I

En présence de la marée matérialiste qui a envahi et submergé toutes les sciences, on a pu croire un moment que les religions touchaient à leur terme, qu'il n'y avait plus qu'à les laisser agoniser et mourir de leur belle mort. Sur leurs ruines, on échaffaudait un système d'endoctrinage gratuit, obligatoire et laïque qui devait suffire à tout et nous conduire à l'âge d'or toujours désiré et jamais atteint.

Mais il n'en est rien. Quoique l'expérience du scientifisme positiviste n'ait été que de courte durée, les fruits qui en sont résultés sont tels, que tous les hommes doués de quelque bon sens et d'impartialité en sont effrayés, et qu'il n'y a bientôt plus que quelques sectaires de la soi-disant libre pensée, — fanatiques à leur façon, — qui s'obstinent à rester dans la voie où ils sont entrés plus ou moins inconsidérément.

C'est ainsi que les questions religieuses, naguère regardées comme dépourvues de tout intérêt actuel

et bonnes tout au plus à reléguer au musée des antiquités de l'esprit humain, en compagnie de l'alchimie et des autres sciences occultes, les questions religieuses reprennent vigueur et préoccupent de plus en plus les vrais libres penseurs, ceux qui estiment que toutes les manifestations du sentiment et de l'activité de l'homme ont droit à leur place au soleil de la vie.

On ouvre enfin les yeux, et l'on reconnaît que l'enseignement si intelligemment distribué par l'Etat ne suffit pas à tout et donne des résultats très différents de ceux qu'on en attendait. L'Eglise ne se porte pas plus mal de la guerre que lui fait l'Etat, c'est la société qui paie les frais de cette guerre et c'est elle qui subit les conséquences *dynamitiques* de l'endoctrinage officiel.

Chacun cherche de son côté la solution de la question religieuse, partie des plus importantes de la question sociale ; sans renoncer à la science, on s'efforce de la réconcilier avec sa sœur aînée, la Religion, et de rétablir ainsi l'harmonie dans les consciences.

Qui résoudra ce redoutable problème ? Jusqu'à ce jour personne n'en a encore présenté une solution acceptable par les deux parties. Mais voici que l'économie politique entre en lice ; sera-ce elle qui remportera la victoire ? Pourquoi pas ? Elle a bien résolu d'autres problèmes ; on aura beau ne pas vouloir en convenir et s'obstiner à fermer les yeux à l'évidence, il faudra bien tôt ou tard y arriver, après avoir d'autant plus souffert qu'on aura procrastiné plus longtemps.

Si la société n'est pas pressée de se conformer aux principes de la science économique, celle-ci l'est encore moins. La vérité a l'éternité devant elle, tandis que la société actuelle peut très bien mourir — on en a vu d'autres — d'inanition, de corruption, de gangrène, si elle persiste dans la voie qu'elle suit, depuis trop longtemps déjà.

Quoi qu'il en soit, voici un économiste de vieille date qui aborde la question religieuse et la soumet à l'épreuve de ses principes. Après avoir publié un premier volume sur cette question en 1892[1]. M. de Molinari nous en donne aujourd'hui un

1. *Religion*, par G. de Molinari, 1 vol. in-18. Paris. Guillaumin et Cie, 1892.

second[1], dans lequel il tente de réhabiliter la religion et de la concilier avec la science.

Le titre seul de ce dernier ouvrage: *Science et Religion*, indique que l'auteur touche à beaucoup plus de questions que nous ne pouvons le faire dans une courte analyse. Nous laisserons donc aux lecteurs le soin et le plaisir de voir à la source même comment M. de Molinari concilie la science avec la religion, et nous nous bornerons à quelques considérations générales, qui ressortent plus ou moins de cet ouvrage, sur l'avenir de la religion.

II

Après avoir constaté l'universalité du sentiment religieux, tout en reconnaissant la diversité de ses manifestations, suivant les temps, les lieux, les races, etc., M. de Molinari conclut que la religion répond à un besoin réel de la nature humaine.

Or la science ne peut contester que « toutes les facultés de l'homme, instinctives, intellectuelles, sentimentales, remplissent une fonction utile, et se rapportent à un objet réel, dont elles attestent en même temps l'existence actuelle ou future. »

La religion est donc un fait naturel humain. L'homme est un animal religieux. Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois, et rien n'est plus vrai. En effet, c'est là même ce qui distingue l'homme de l'animal.

L'animal ne vit que pour lui-même et pour son espèce. Ses idées sont simplement *individuelles*, et tout, au plus, *spécielles*. Les idées de l'homme, au contraire, sont *relatives*. L'homme est citoyen, non seulement de toute la terre, mais de tout l'univers. Il est dans la nature de son esprit de chercher à *relier* toutes choses les unes avec les autres et de les ramener à un même principe. L'homme de science, qu'il le veuille ou non, est donc éminemment religieux ; il fait de la religion, bonne ou mauvaise, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Le besoin supposant l'objet propre à le satisfaire, il n'y aurait qu'à analyser le besoin religieux dans ses aspirations essentielles et universelles,

1. *Science et Religion*, par le même, 1 vol. in.-18. Paris. Guillaumin et Cie, 1894.

pour démontrer la réalité de ses objets ; mais cette analyse a été souvent faite, et nous savons que le sujet de la religion est l'âme et que son aliment est le Divin.

Nous n'entrerons donc pas dans plus de détails sur ce point, et nous passerons aux modes de satisfaction du besoin religieux. Nous ne nous lancerons pas dans le domaine de la métaphysique; nous resterons, avec l'auteur, dans le champ de l'économie, dont l'objet spécial est la considération les divers moyens propres à la satisfaction des besoins humains quels qu'ils soient : physiques, moraux ou intellectuels.

III

Puisque la religion est un besoin, ce besoin a droit à sa satisfaction comme tous les autres, dans la mesure et par les moyens convenables pour que l'homme maintienne ses diverses facultés en équilibre.

La première idée qui se présente tout naturellement à notre esprit à ce sujet, c'est que la satisfaction du besoin religieux, comme celle de tous les autres besoins de l'homme en société, doit être régie par la loi universelle du libre échange des services. C'est le moyen infaillible pour que les producteurs soient équitablement rétribués, en raison de leur importance, et pour que les consommateurs soient bien servis.

M. de Molinari ne se prononce pas positivement sur ce principe ; mais il est facile de le déduire des observations qu'il expose sur les effets du protectionnisme religieux dans l'histoire.

En effet, *a priori*, rien ne paraît s'opposer à ce que le service religieux soit librement offert et demandé ; mais un *a priori* n'a de valeur qu'autant qu'il est confirmé par l'expérience. Si donc le protectionnisme religieux est funeste à la société et à la religion même, il est clair qu'il faut le rejeter et adopter le libre échangisme.

Or voici ce que dit M. de Molinari du régime de privilège appliqué à la religion :

« Appliqué à la culture religieuse, le monopole a engendré les mêmes maux qu'il engendre dans les autres branches de l'activité humaine : la routine, la paresse et la corruption. D'autre part, les religions protégées sont demeurées en retard, et d'autant plus qu'elles ont été plus longtemps et plus complètement

protégées ; elles se sont laissé devancer par la science, et elles ont cessé d'avoir prise sur les intelligences cultivées ; d'une autre part, en plaçant les devoirs dont elles jugeaient l'observation nécessaire à leur domination au-dessus de tous les autres devoirs, les commandements de leur Eglise avant les commandements de Dieu, elles ont contribué à abaisser l'étalon de la moralité générale à une époque où le développement extraordinaire du progrès matériel exigeait au contraire, impérieusement, un développement correspondant du progrès moral.

« C'est pourquoi le protectionisme religieux a sa part de responsabilité dans la crise redoutable que traversent actuellement les sociétés civilisées. »

IV

Qui voudra suivre l'histoire des religions, ou plutôt, pour se limiter, l'histoire d'une seule religion, dans un seul pays, pendant un grand nombre de siècles, se rendra très bien compte des conséquences funestes de son union avec les gouvernements. Jetons, pour exemple, un rapide coup d'œil sur l'histoire du christianisme.

A l'origine, pauvre, mais libre, il se répand rapidement au grand profit de l'humanité. Devenu religion officielle et privilégiée, à partir de Constantin, il se corrompt de plus en plus ; il subordonne le spirituel au temporel ; les intérêts de l'Eglise passent avant ceux de la religion. De là une foule de maux et de scandales qui font que celui qui lit l'histoire de l'Eglise pour s'édifier arrive à un résultat tout opposé.

Voici comment M. de Molinari résume les conséquences de l'union de l'Eglise chrétienne à l'Etat romain :

« Matériellement, cette association lui rapporta des bénéfices incontestables : le clergé chrétien fut mis en possession des biens du clergé payen, et il acquit, sans avoir besoin de recourir encore au lent et laborieux procédé des conversions volontaires, la clientèle du paganisme proscrit. En revanche, la nécessité de défendre un domaine religieux qui pouvait lui être enlevé par les mêmes procédés qui le lui avaient acquis, l'obligea à placer désormais l'intérêt temporel de la conservation de ce domaine avant l'intérêt spirituel du salut des âmes. Il fallut que l'Eglise se rendit

assez utile aux maîtres de l'Etat pour les déterminer à mettre à son service et à employer à sa défense la puissance matérielle dont ils disposaient chaque fois que son monopole était menacé par des sectes dissidentes ou des religions rivales. A son tour, elle devait mettre son influence et son arsenal de pénalités et de récompenses au service des détenteurs du pouvoir temporel, en subordonnant au besoin sa morale à la raison d'État, et prendre ainsi sa part de l'impopularité et des haines que suscitaient et accumulaient les vices et les abus des gouvernements.

« Ce recours à la puissance temporelle de l'Etat ne tarda pas à être nécesaire au christianisme vainqueur du paganisme. Des sectes se formèrent aussitôt pour se disputer le gouvernement du domaine religieux. De même que les partis politiques qui fleurissent de nos jours, les sectes schismatiques opposaient leur profession de foi ou leur programme à celui du parti en possession du gouvernement de l'Eglise. Et, de même que les programmes des partis politiques contiennent des recettes infaillibles pour améliorer le sort du peuple, ceux des partis religieux contenaient des recettes non moins infaillibles pour assurer le salut des âmes. Mais la prise de possession du gouvernement était la condition nécessaire de l'application des programmes religieux, comme elle est aujourd'hui celle de l'application des programmes politiques. Le gouvernement de l'Eglise était donc nécessairement obligé de se défendre contre les sectes qui entreprenaient de le déposséder, et par conséquent de recourir à la puissance de l'Etat. »

On voit que nos politiciens matérialistes ne sont que des misérables plagiaires des politiciens religieux d'antan. Pourquoi donc en disent-ils tant de mal ? Serait-ce par simple jalousie de concurrents ?

V

De ce mariage d'intérêt de l'Eglise avec l'Etat, il est resulté que le christianisme s'est corrompu et qu'il a corrompu tout le reste. Comme l'a démontré d'Henin de Cuvilliers, dans la *Morale chrétienne vengée*, l'Eglise ayant pris pour principe de conduite : *la fin justifie les moyens*, ce principe s'est étendu de la morale, — ou plus exactement de l'immorale religieuse, — à la morale publique, puis à la morale privée.

Aujourd'hui, la démoralisation, qui est le fait de l'Eglise, est répandue du haut en bas de l'échelle sociale : du Panama à la dynamite. Mais ce qui prouve que le mal n'est pas encore général et qu'il n'est pas sans remède, c'est qu'une grande partie de la population, la plus saine, s'éloigne du christianisme ainsi entendu ; la religion catholique ne satisfait plus ni la raison de l'élite de la société, ni sa morale, ni son sentiment religieux.

Si tel est le résultat du régime protectionniste appliqué à la religion, que faut-il faire ?

Evidemment, il faut y renoncer au plus vite, et revenir au régime de la liberté religieuse. C'est aussi l'avis de M. de Molinari. Pour que la Religion remplisse son rôle réformateur, dit-il, il faut qu'elle commence par se réformer elle-même. Or la première réforme, la plus urgente, même la seule, — les autres viendront par surcroît, — c'est la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Nous n'examinerons pas ici quels seraient les voies et moyens convenables pour réaliser cette séparation.

L'Eglise catholique prétend avoir été spoliée injustement de ses biens par la Révolution. Le budget des cultes n'est pour elle qu'une indemnité légitime et même insuffisante à laquelle elle ne veut renoncer à aucune condition.

On pourrait lui répondre qu'elle n'a pas été plus spoliée par la Révolution qu'elle n'avait elle-même spolié le paganisme au v[e] siècle, et que, de son propre aveu, ce qu'elle appelle *ses biens* n'étaient sa propriété ; qu'elle n'en était qu'usufruitière et dispensatrice au profit des pauvres, des veuves et des orphelins.

Mais il y a une meilleure réponse à faire : Le clergé régulier a été aussi bien dépossédé par la Révolution que le clergé séculier, et il n'a point été indemnisé. Au lieu de rester à implorer l'Etat, les religieux se sont mis en devoir de reconstituer leur fortune, et ils y sont parvenus. Que le clergé séculier profite de la leçon.

Il n'est pas probable que l'Eglise soit séparée de l'État de si tôt, cela se comprend : tout athée qu'il est, et même parce que athée, l'État moderne sait très bien de quelle utilité a été le clergé aux gouvernements pour exploiter les peuples, et ce n'est pas lui qui renoncera à un instrument de domination si utile et

si docile. Et, de son côté, l'Eglise ne veut pas se séparer. Elle aime mieux végéter en grignottant sa petite ration de budget jusqu'à ce qu'elle meure d'inanition. Abandonnons-la donc à son malheureux sort.

VI

Que le catholicisme meure, ou qu'il se sépare de l'Etat et se réforme, ce qui est certain, c'est que la religion, prise dans son sens général, ne périra pas. Elle répond à un besoin : tant qu'il y aura des hommes, il y aura des religions. Aujourd'hui même, il y en a autant ou plus que jamais. La Science, qui est la religion du jour, est remplie de dogmes; toute la différence avec les religions du passé, c'est que les dogmes soi-disant scientifiques sont encore plus absurdes et qu'ils sont plus servilement respectés par un certain public que ne l'ont jamais été les dogmes religieux.

Il est évident que cet état de choses ne durera pas: il y va de la vie de la société. Quelle sera donc la doctrine religieuse qui sortira triomphante du chaos actuel dans lequel se débattent les débris de divers cultes ? L'auteur de *Science et Religion* ne se pose pas cette question. Il semble incliné à croire que le catholicisme se relèvera, se moralisera et qu'il reconquerra ainsi son influence primitive.

Mais il faudrait pour cela qu'il réformât singulièrement non pas seulement sa morale, mais aussi ses dogmes.

Il est peu probable que, dans l'état actuel des esprits, la majorité du public revienne à la croyance au péché originel, à l'incarnation, à la rédemption.

Il n'y a guère d'apparences que les esprits d'élite admettant l'immortalité de l'âme admettent aussi une vie unique, et si courte que l'est la vie terrestre, suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, non pas suivant qu'on se sera bien au mal conduit, mais suivant que l'on sera mort avec ou sans confession et absolution.

Il est également douteux que l'on revienne à la croyance catholique au petit nombre des élus et au grand nombre des réprouvés, croyance — ou plutôt hypothèse — qui conduit fatalement au triomphe du royaume de Satan sur le royaume de Dieu.

Il y a trop longtemps que ces dogmes fondamentaux du catholicisme, et d'autres encore, sont con-

testés, réfutés, rejetés pour que le public les embrasse de nouveau.

Il y a donc tout lieu de croire que le catholicisme se transformera de fond en comble, ou bien qu'une autre religion plus rationnelle, plus large, plus compréhensive, sortira de la discussion qui commence et qui ne peut manquer de se développer.

Peut-être suffirait-il de revenir à une ancienne religion, à une très ancienne, à celle de ces vénérables Gaulois nos pères. Mais ne préjugeons rien. Ayons confiance dans la liberté, et soyons bien persuadés que, dans la lutte que vont se livrer les divers systèmes religieux, le meilleur triomphera et ouvrira une nouvelle ère d'harmonie et de paix sociale.

ROUXEL.

Un grand Progrès

La Participation aux Bénéfices

L'Assemblée générale des actionnaires de la Société des Chemins de fer économiques vient d'approuver le projet par lequel son Conseil d'Administration propose d'admettre ses agents à la participation aux bénéfices.

Sur les bénéfices de la Compagnie, il sera dorénavant opéré, avant toute attribution, un prélèvement qui sera réparti entre tous les agents, au prorata du traitement de chacun d'eux.

Une partie de la somme revenant à chaque agent lui sera remise en espèces, l'autre partie, versée à son nom à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, constituera un livret individuel demeurant sa propriété.

*
* *

Voilà donc enfin que les grandes Compagnies commencent à entrer dans la voie du devoir et de la justice. Il est temps en effet que les capitalistes égoïstes et antireligieux comprennent qu'il ne leur est pas permis d'exploiter leurs semblables comme des bêtes brutes. Respecter partout la vie, la vie divine qui est en chacun de nous, est le premier des devoirs; on obéit à ce devoir en veillant sur le bonheur et sur le bien-être de ceux qui vous servent et qui vous entourent. C'est là ce qui s'appelle être religieux, car la

seule religion est celle qui consiste à *aimer* son semblable, et c'est pour introniser cette Religion Universelle que le Christ Jésus a donné généreusement sa vie. A une époque aussi sceptique ou aussi superstitieuse que la nôtre, cela détonne de parler de Christianisme, c'est cependant le Christianisme, mais le vrai, celui de Jésus et non pas celui de l'Eglise césarienne de Rome, qui sauvera l'Humanité. Quand les ouvriers de tous les pays établissent la fête de la Fraternité universelle du PREMIER MAI, en proclamant la Justice et la Paix, l'abolition des frontières et de la guerre, ils ne se doutent pas qu'ils sont de purs chrétiens, et ils devraient rendre du moins justice à celui qui a répandu ces idées dans le monde au prix de son sang. Leur premier devoir serait de lui rendre hommage. Pas n'est besoin pour cela ni d'églises ni de prêtres.

Toutes les compagnies, toutes les usines *doivent* intéresser leurs ouvriers. Ils ont un bel exemple à suivre dans le Familistère de Guise, créé par l'immortel Godin.

RENÉ CAILLIÉ.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Résumé des expériences

DE VINGT ANNÉES DE « SPIRITISME » [1].

Par E. V. M.

Tout ce qui tend à établir la Science du « devenir humain », du prolongement de notre être individuel au delà de l'existence précaire de notre organisme corporel terrestre ;

Tout ce qui peut concourir à l'étude des conditions de vie et des relations possibles entre les humanités existant dans des modes différents de la substance et probablement aussi à des degrés de vibration variant d'intensité;

Tous les faits, enfin, qui précisés et analysés aussi exactement que possible, peuvent amener à la connaissance de cet « au delà » (qui nous entoure de

1. Recommandé à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

toutes parts, nous presse, nous attend et nous prend, les uns après les autres, nos êtres les plus chers) ;

Et l'ensemble des principes philosophiques qui s'en dégagent, ont une portée profonde comprise, à son heure, par chacun de nous.

Je considère donc comme un devoir d'exposer un résumé de l'expérience qu'il m'a été donné d'acquérir dans l'étude des phénomènes dits « spirites » pouvant servir à l'élaboration de ce nouvel ordre de connaissances. Ce résumé sera aussi concis que possible.

J'ai commencé vers l'âge de 30 ans, — après avoir reçu les avertissements très prudents et les conseils empreints de haute sagesse, émanant d'une intelligence à la fois profonde et perspicace, — l'étude attentive des « communications spirites » qui pouvaient m'être données par l'essai, puis par l'exercice prolongé de ce qu'on appelle « l'écriture médianimique ».

Voici maintenant plus de vingt ans, les phases de manifestation du phénomène permettant l'observation et l'analyse ont été très nombreuses.

Indépendamment du caractère même des communications données — caractère aussi variable, aussi différent de ton, de portée et de valeur que l'est l'esprit des êtres humains — il y a pour l'observateur de bonne foi qui consent à étudier longuement, patiemment la manière dont ces manifestations se produisent non pas quelques fois, mais cent fois, mais cinq cents fois et plus, il y a matière, dis-je, à la conviction absolue qu'il est possible d'entrer en relations avec des intelligences de très diverses sortes, étrangères à soi. De plus, ces intelligences *non soumises à notre volonté, sont si bien libres de faire ressentir au « médium » l'influence de leur présence ou de se refuser à notre appel* que leurs manifestations rendent absolument insuffisantes les tentatives d'explication données sous les termes de : « force psychique du médium ou des assistants » ; « dédoublement ou altération de la personnalité » ; « action de l'inconscient » « auto-suggestion » ; etc, etc.

En effet, il ne suffit pas de se placer dans les conditions favorables à la production de tels phénomènes ; — il ne suffit pas d'évoquer, en concentrant bien son souvenir, telle ou telle personne connue ou profondément aimée ; il ne suffit pas de désirer écrire sous son inspiration ou sous sa dictée et d'avoir crayon et papier en mains pour qu'une communication se produise.

Il ne suffit même pas de se mettre dans les conditions de silence et de recueillement pouvant assurer — avec le moins d'altération possible — *réceptivité mentale et physique* de l'influence attendue ; il ne suffit pas de faire abstraction de son être normal, de suspendre le mouvement de sa propre pensée, de la laisser en quelque sorte dormir, et de rester uniquement toute passivité comme il convient à un médium exercé et scrupuleux observateur — pour qu'une manifestation de *force occulte* s'établisse. (Et si elle s'établit elle peut ne répondre en rien à votre attente).

Pendant un an et plus, les communications pourront rester interrompues sans cause appéciable pour vous, tandis que la *force non définie* pourra revenir inopinément vous toucher de son influence. Cette influence est aussi *incontestable* pour qui l'a ressentie que si un ami bien *matériel* vous prend fortement le bras — quoi qu'il n'y ait aucune analogie entre les deux impressions. — Ceci pourra vous saisir au milieu d'une promenade, d'une conversation, d'une lecture à haute voix, et il m'est arrivé bien des fois de me trouver péniblement partagée entre le désir de terminer l'occupation engagée dans le cercle habituel de la famille ou de ne pas faire brusquement faute aux amis vivants et le désir, d'autre part, de répondre à cette impression intime et persistante, quand survenant à l'heure des séances d'autrefois elle vous avertit de la présence d'un cher disparu... dont la communication peut vous importer beaucoup.

(J'exposerai plus loin comment je suis parvenue à discerner, souvent, quelle personnalité invincible me touche de son influence, *avant que toute manifestation extérieure ait commencé*).

Pour procéder méthodiquement, je dois relater les faits dans leur ordre d'apparition et vais d'abord essayer de définir comment la médiumnité s'est produite pour moi, quels en ont été les effets et les résultats. — Comment par l'exercice attentif la faculté s'est affinée, développée, modifiée, établissant de plus en plus profondément en moi par la force de l'évidence *la certitude* de relations possibles et réelles, je ne dirai pas avec les *élémentaires*, *élémentals* ou *larves* affirmés par des occultistes, mais bien avec les désincarnés qui nous sont chers et avec d'autres encore.

Indiquons tout de suite, pour répondre à l'appel publié l'an dernier, sous forme de *Questionnaire*, par

le Comité de propagande spirite, que les nombreuses preuves d'identité qui me furent données sont surtout d'ordre moral ou tout intimes.

Mes expériences s'étant poursuivies seulement en présence d'un ou deux membres de la famille et même très souvent dans la solitude complète, le contrôle dans les formes indiquées par le questionnaire n'eut pas lieu de se produire, quant aux actes authentiques, pièces légales, etc.

Beaucoup de témoignages de clairvoyance, de prescience et l'appréciation de choses absolument inconnues de moi et des assistants me furent fournis par des esprits dont je pouvais ou connaître ou ignorer la personnalité et cela sur des faits permettant le contrôle et confirmés ensuite par les événements; mais il y eut aussi bien des erreurs.

— Durant le cours des dernières années, j'ai eu les plus remarquables communications touchant l'identité de qui les donnait, elles le révélaient par leur objet même, par les aperçus et les volontés exprimés, par la précision des faits autant que par la vérification qui s'ensuivit. La nature absolument particulière des questions en cause ne permettra malheureusement pas avant longtemps la publicité de ces communications. Les personnes intéressées pourraient se trouver trop en vue et en être gênées.

Ayant hâte de consigner dans ces pages ce que je crois le plus utile de faire connaître, parce que je crains que le temps me manque pour achever ma tâche, il me sera impossible, *en ce moment*, de rechercher à travers ma volumineuse pile de cahiers de communications les faits contrôlés ou contrôlables du passé et surtout de rassembler les témoignages épars que je pourrais à grand peine recueillir pour ce qui date déjà de loin.

Je laisserai donc à chacun sa part — l'apport de preuves avec procès-verbaux à ceux qui sont ou seront dans l'avenir en état d'en fournir à la science, et je passe maintenant à l'examen, offrant bien son intérêt aussi, du *fait même* de la *médiumnité* dans les diverses manifestations, procédés et conséquences qu'il m'a été possible d'apprécier *personnellement*.

Lorsque je fis mon premier essai d'*écriture médianimique* je n'avais d'autre pensée que celle de voir si je serais apte à ressentir *réellement* les effets d'une force inconnue, capable de me faire écrire quand je n'avais rien à dire et que ma volonté nette et simple

était de rester absolument passive comme un double instrument en attendant l'action de cette force.

Je constatai bientôt dans ma main droite une singulière et toute nouvelle impression que je n'aurais su définir, je la comparerais maintenant pour en donner une idée — seulement approximative — à l'effet produit par un aimant assez puissant sur l'organisme d'un sensitif : une force provoquant comme de légères vibrations me pénétrait toute la main, de part en part, en augmentait la chaleur et de plus m'incitait doucement, par une tension persistante à un déplacement de la main de bas en haut, en obliquant vers la gauche et en revenant toujours au même point de départ, de manière à tracer sur le papier une sorte de faisceau de traits irréguliers n'ayant rien qui rappelât de près ou de loin une forme d'écriture.

Aux séances suivantes — ayant lieu chaque jour à la même heure, — l'influence *physique* se faisait sentir de mieux en mieux caractérisée. Quand cette force s'empare du bras, elle en occupe une région indéterminée et rayonne ou de l'épaule, ou vers le coude, ou du poignet, puis elle prend possession de la main où elle peut être quelquefois ressentie comme un second organe — invisible — tenant avec vous le crayon ; non pas à la manière dont un professeur enveloppe *extérieurement* la main d'un petit enfant dans la sienne, pour le faire écrire, mais au contraire comme une main interne survenue *dans l'intime de la vôtre*, la doublant et saisissant mieux que vous le crayon ou la plume.

Sous cette influence, je traçai des raies à peu près horizontales, puis des essais de jambages de lettres suivirent sans signification aucune. Enfin des semblants de mots se trouvèrent par-ci par-là isolés, dans le fouillis de ces lignes, au bout de sept à huit séances. — (Quelquefois l'impulsion donnée à la main était d'une telle violence aux débuts, qu'elle brisait les crayons et déchirait le papier par la vigueur donnée aux lignes).

Certaines personnes n'ayant pas fait l'expérience *directe* ou suivie de ce phénomène, qui ne peut devenir concluant que *pour le sujet lui-même*, ont supposé que le mouvement inconscient ou involontaire de la main n'était simplement que le résultat de l'impatience causée par l'attente. — A pareille interprétation, je réponds catégoriquement NON.

A qui n'est-il pas arrivé de rester longtemps

immobile, devant son bureau, et plongé dans le recueillement pour approfondir une pensée ou un problème sans avoir les moindres secousses dans la main, en attendant la solution cherchée ?

Mais laissons cela et voyons les autres effets qui se produisaient encore :

La force nouvelle en question, bien souvent n'attendait pas l'heure de la séance pour me faire sentir son influence et elle [1] *m'électrisait* (?) le bras à différentes reprises dans la journée ou dans la nuit quand j'étais toute au repos. J'en étais même parfois gênée, malgré l'intérêt que l'étrangeté de l'impression me causait.

Puis il arriva bientôt que dès le début de la séance, — le rapport étant bien établi entre la force et moi — je fus amenée à tracer (sans idée préalable) une lettre quelconque, une autre et une autre suivirent ; un mot, une phrase se trouvaient formés sans que j'en ai eu *d'avance* l'intention ni, le plus souvent, l'intuition.

Quelquefois, mais plus rarement, tout un membre de phrase s'imposait à mon cerveau jusqu'à ce que je l'eusse écrit ; je n'aimais pas ce procédé qui ne m'aurait pas permis de distinguer nettement dans ces productions quelle part m'était *réellement* apportée par la force étrangère et quelle pouvait être due au mouvement de ma propre pensée lorsque le sujet traité ne m'était pas tout à fait inconnu.

Je cherchai donc par une sorte *d'entraînement* volontaire et continu à réduire de mieux en mieux mon cerveau comme ma main au simple rôle de récepteur et d'enregistreur exact et attentif lorsque la séance commençait ; alors ayant fait abstraction complète de moi j'attendais, et le procédé définitivement suivi fut ceci :

En même temps que ma main se trouvait fortement influencée, un mot ou même une simple syllabe m'était dictée sans que j'aie encore la notion de ce qui allait suivre, je ne l'acquérais qu'à mesure que le sens de la phrase se dessinait *absolument comme lorsqu'un élève écrit sous la dictée d'un maître allant mot à mot.* — Quand la phrase était finie, les idées

1. Je me suis servie du mot « électrisait » pour donner sans périphrase une image de la force vive dont je parle, mais il ne doit pas être pris à la lettre, il ne donnerait pas une idée exacte, je crois.

qui devaient continuer la communication n'étaient pas davantage perçues par moi et de nouveau ne se révélaient que graduellement différant souvent de ce que j'eusse pensé.

Les mots employés, eux-mêmes, finissaient bien autrement que je ne conjecturais d'après leur commencement et modifiaient toute la signification.

Si par exemple je commençais une phrase ainsi « j'ai ob » je pouvais supposer que ce qui allait suivre ferait : « observé », pas du tout le mot que me faisait tracer la force se trouvait être « obtenu », ou « obligé, obéi, obvié », etc.

Il s'ensuivait pour moi un intérêt, au moins de surprise, parfois d'émotion sincère; ou bien au contraire un sentiment de dénégation intérieure si les choses données ne me semblaient pas justes.

Pendant toute cette première période d'apprentissage de la médiumnité, la plupart des communications furent données spontanément, c'est-à-dire sans évocation particulière ni adresse de questions préalables Si nous en posions c'était au cours de la séance et elles étaient amenées par ce qui nous était exprimé.

J'eus souvent des choses insignifiantes. Pourtant j'obtins dans une séance la relation d'une suite de faits *bien contrôlables* — il s'agissait de vivants — et ces faits se passaient, me disait-on, en ces moments mêmes, pendant que je me trouvais (toutes portes et fenêtres closes) dans le salon où se poursuivaient habituellement ces expériences. — Je pus m'assurer, par le contrôle que j'en fis moi-même les jours suivants, que tout était exact. Ce fait de précision dans les détails de notre vie terrestre étant extrêmement rare dans les « communications spirites » je le cite *par exception* :

« L'esprit » qui se communiquait ce soir-là prétendait avoir beaucoup d'affection pour M. E. E. qu'il « avait connu dans une autre existence ». — Ce monsieur marié et père d'un enfant encore en bas âge, demeurait à proximité. — « E. sort de chez lui me fit-on écrire, *il va chez le docteur D. afin de le consulter parce que le petit A.* (son fils) *est indisposé* ».— Un peu après, la communication, reprenant le même sujet, continuait : « *Il n'a pas trouvé le docteur, celui-ci était absent ;* en revient, il passe sous les fenêtres, *il pense à venir vous voir, il hésite*, il monte l'escalier... *E.* n'entrera pas, *il va*

chez son ami M. C. » (demeurant dans une autre partie de la maison.)

— Ah ! dirent les assistants voilà qui est facile à vérifier il faut voir.

— « Dépêchez-vous en ce cas », reprenait la force « car vous ne les trouveriez plus, *ils sortent ensemble et s'en vont en ville, au café de l'hôtel M.* » Ceci était contre toute vraisemblance, il était déjà tard et *jamais M. C. n'allait au café.*

Le lendemain dans la matinée nous vîmes M. E. qui, après avoir causé d'affaires, dit : « A. était un peu souffrant hier soir, je suis allé chez M. D., il était sorti ; j'ai failli venir vous voir, mais il était tard, j'ai craint de vous déranger. »

Mme E., que je rencontrai un peu plus tard, me donna à propos de la santé de son bébé des détails confirmant tout ce que le père venait déjà de dire.

A quelques jours de là, je me trouvai dans une tierce maison, à une réunion comptant un assez grand nombre de personnes, parmi lesquelles M. C. — Quelqu'un lui parla incidemment de M. E. — « Oui », dit-il, « je l'ai vu tel jour, il est venu me trouver le soir pendant que je travaillais, et, chose qui n'arrive jamais, je suis allé avec lui au café M. »

Mon enquête se trouvait terminée et le récit avait été de tous points exact :

Maladie du petit garçon.

Désir de consulter le docteur D.

Absence de celui-ci.

Intention de M. E. d'entrer en passant.

Sa visite à M. C.

Et leur sortie pour aller au café M.

Je trouvai le fait intéressant, surtout parce qu'une simple coïncidence ne suffisait pas à expliquer la concordance de tous ces détails et en différentes occasions je le citai à propos de « spiritisme ». Mais bientôt je dus m'apercevoir que mon récit mettait mal à l'aise certaines personnes, craignant avec raison de semblables investigations. Je n'avais pas un instant songé à ce côté délicat, tant la parfaite droiture qui présidait à nos expériences les revêtaient d'un caractère excluant pour nous toute pensée frivole ou entachée de mal.

Maintenant, je pense que de semblables craintes ne sont pas fondées, quelle que puisse être l'intention du médium : — Les êtres du monde « spirituel » ne voient probablement pas plus facilement les *faits*

matériels que nous ne voyons nous ceux de leur monde, « ils n'en perçoivent généralement, disent-ils, « que le reflet ou la correspondance dans les cerveaux « humains ».

S'il y a parfois quelque chance pour que ce qu'ils nous communiquent à cet égard soit vrai, c'est exclusivement lorsque leur révélation est faite *dans un but élevé, bienfaisant et spontanément donné.*

Nous avons pu, par une longue expérience, reconnaître — comme M. Rouxel l'expose dans sa remarquable étude « usage et abus du spiritisme » — que *leur poser des questions concernant le domaine matériel* c'est, à peu d'exceptions près, encourir le risque d'être trompé par eux volontairement ou involontairement.

Le fait que je viens de citer (le seul pour moi ayant ce caractère *spécial*) avait fortement augmenté, par sa précision, l'intérêt que j'attachais à la poursuite de ces expériences.

Etant incapable encore de discerner l'identité de la personnalité présente, je me laissai abuser par celles qui, me paraissant différentes d'après le ton de leurs pensées, venaient me parler au nom de chers défunts. Elles établissaient leurs rapports en termes élevés, affectueux, propres à inspirer confiance et finirent par des mystifications plus ou moins cruelles.

L'une d'elles me fit tant de peine par les craintes que, durant une semaine, j'endurai pour la vie de ma mère, que je résolus de cesser absolument toute communication pendant un temps suffisamment long pour lasser l'influence indigne de fixer notre attention plus longtemps.

Des aventures de cet ordre attendent, paraît-il, presque toujours les médiums débutants, et le caractère élevé, sérieux et ferme des expérimentateurs que j'ai pu connaître, ne suffit pas à mettre à l'abri de semblables mécomptes dans ces recherches.

Il est bon qu'on le sache, il est salutaire de signaler d'avance ces écueils aux personnes impressionnables et de détourner de la pratique du spiritisme celles d'un caractère prompt à s'exalter, il y aurait trop de troubles à craindre pour elles.

Après un an et demi d'interruption, je repris les séances et entrai alors dans la phase de véritable et sérieuse médiumnité.

(*A suivre.*)

Le Spiritisme en Italie[1]

Le professeur Brofferio dédie son livre : *Per lo Spiritismo* aux anciens spirites qui n'ont jamais reculé devant la crainte du ridicule. Lui-même a eu le courage de son opinion et, comme Lombroso, il a fait une volte-face complète. Il y a une dizaine d'années, Brofferio envisageait le spiritisme comme la superstition du XIXe siècle, comme une épidémie grave, mais passagère, résultat d'une espèce de fermentation d'anciennes erreurs provenant de l'ignorance des lois scientifiques, de la crainte de la mort et de la passion du merveilleux, inhérente à l'espèce humaine. S'étant ensuite livré pendant plusieurs années à une étude approfondie de la psychologie, il perdit alors, dit-il, la conception habituelle des choses et se convainquit de la vérité de l'idée allemande et anglaise, que lors même que le goût et l'odorat, le son, la couleur, le temps et l'espace, la matière et la force existent bien réellement, tout cela n'est cependant pas tel qu'il nous paraît ; que notre vie n'est qu'un songe dans lequel se reflète seulement une image imparfaite de la réalité et qu'il serait téméraire d'affirmer que cette réalité est infinie ou qu'elle ne l'est pas ; qu'enfin les limites du possible sont beaucoup plus vastes que celles de nos connaissances. Ces conclusions l'amenèrent bientôt à l'étude du magnétisme ; de la suggestion mentale et de la télépathie il en vint tout naturellement au spiritisme, puis ne tarda pas à se convaincre : 1° de la réalité des phénomènes spirites ; 2° que, de toutes les théories émises sur la cause de ces phénomènes, l'explication spirite était la plus plausible. Le professeur raconte ensuite de quelle manière il en est venu à ces conclusions : c'est en lisant les ouvrages spirites fondamentaux et en contrôlant leurs assertions en faisant des expériences soit avec la célèbre Eusapia Paladino, soit avec beaucoup d'autres mediums ; puis en soumettant à une analyse sévère la masse des faits accumulés, en pesant chaque chose, en examinant toutes les objections qui pouvaient se présenter à son esprit et en ne reculant devant aucune déduction logique. Ce livre n'est donc

1. Le compte rendu succinct, reproduit ci-après, de l'ouvrage du professeur Angelo Brofferio, de Milan, ne manque pas d'intérêt ; il est tiré du *Light* de Londres, 4 février 1893.

pas tant une collection de faits — quoique nous eussions volontiers pardonné à l'auteur s'il était entré dans plus de détails au sujet de ses expériences personnelles avec Eusapia Paladino — qu'une discussion serrée avec un adversaire opiniâtre qui, comme Hartmann, déclare ne vouloir se rallier à l'hypothèse spirite, comme explication de la source de l'intelligence qui se manifeste dans les phénomènes médianiques, qu'après avoir été chassé jusque dans ses derniers retranchements.

Etudiant les diverses solutions du problème, c'est l'action inconsciente du médium que l'auteur examine avec le plus de soin, usant pour cela de la méthode méticuleuse de la logique des écoles. Cette action est, à première vue, la plus probable, parce qu'elle n'introduit pas des causes nouvelles, mais explique tous les faits par une cause connue et admise (car l'existence d'une intelligence inconsciente découverte par Leibnitz a passé maintenant à l'état de dogme dans la psychologie moderne). Comme il n'y a qu'une faible partie de nos pensées qui voie par la lumière de l'être conscient, il s'ensuit que nous avons des pensées inconscientes et des mouvements involontaires et, par conséquent, si nous admettons qu'un mouvement involontaire peut être déterminé par une pensée inconsciente, nous avons l'explication de l'écriture automatique. Il y a là toutefois une difficulté : c'est d'expliquer comment la pensée inconsciente peut être déterminée par le mouvement involontaire. Mais, dit le professeur Brofferio, toutes mes expériences m'ont démontré que le médium est une condition et non une cause, qu'il est nécessaire, mais qu'il ne suffit pas. Ensuite, après avoir cité une lettre qu'il avait reçue de Crookes, dans laquelle celui-ci déclare que, jusqu'à ce moment, il ne lui a pas été possible d'obtenir une preuve satisfaisante du retour ici-bas des morts, il conclut ainsi : « L'hypothèse spirite est simple et explique bien presque tous les faits. Le phénomène n'est pas, à la vérité, très naturel, et il apeu d'analogie avec aucun autre fait naturel, si ce n'est l'apparition spontanée des morts qui n'est pas admise par la science ; mais, de toutes les hypothèses possibles, c'est encore celle de la communication avec les défunts qui est la moins improbable. En résumé, les faits médianimiques sont des faits, ce ne sont pas des hallucinations. Si, à une question posée, vous

obtenez une réponse intelligente, c'est une preuve que la chose questionnée est intelligente; si elle voit sans le secours des yeux et touche sans le secours des mains, on considérera comme probable que cette intelligence est spirituelle; si elle dit des choses qu'il n'est pas possible au médium de savoir et si elle fait des choses impossibles à ce médium, ce sera la preuve que cette intelligence n'est pas l'esprit du médium. En outre, se présenter sous l'apparence vivante de telle ou telle personne défunte et faire des communications sur des sujets que cette personne seule peut connaître, voilà bien une preuve que l'on a affaire à un Esprit disparu. Si nous ajoutons que ces intelligences affirment être les Esprits des morts et que ce qu'elles disent rend la vie moins absurde et la morale plus logique, cette théorie ne rencontre plus d'opposition que dans notre vieille habitude de croire que les morts ne peuvent pas revenir et dans notre crainte d'être trompés par la terreur que nous inspire la mort. Il n'y a qu'une seule hypothèse contraire qui puisse se soutenir, c'est celle d'une force inconnue et consciente émanant du médium et son moindre défaut est celui-ci : c'est de ne rien expliquer du tout. Tout cela considéré loyalement et sans réticences, comment pouvons-nous nier que les âmes des défunts survivent et qu'elles peuvent parfois se manifester à nous?

L'auteur répond ensuite à ceux qui posent la question : A quoi bon le Spiritisme, puisque les fantômes ne distribuent pas de dividendes? Un ancien philosophe indien a dit que l'homme diffère de l'animal en ce que le premier pense au lendemain ; il en est de même entre les hommes qui réfléchissent et cherchent à savoir si peut-être le jour de demain sera suivi d'un autre jour et les insouciants qui ne s'en préoccupent pas. Le Spiritisme, dit le professeur Brofferio, est une vérité ; mais il ne peut pas être toute la vérité ; peut être est-il une phase d'une loi générale que nous ne pouvons pas expliquer actuellement. Nous pourrions toutefois faire comme Christophe Colomb qui, en cherchant un chemin pour les Indes, découvrit l'Amérique.

L'auteur suggère dans son ouvrage une idée qu'il est bon de faire ressortir ; c'est que le temps est venu, pour des hommes tels que Lombroso, Richet, peut-être même Charcot, d'attaquer le problème des rapports qui existent entre la médiumnité et certaines

conditions normales et pathologiques des fonctions de la reproduction, en tenant compte de ce que la médiumnité est plus fréquente chez la femme et chez les adolescents, des variations que l'on remarque à certains jours du mois et de l'intermittence occasionnelle de cette médiumnité.

Le professeur Brofferio explique en concluant que si ses vues actuelles diffèrent sur certains points des opinions qu'il a professées jadis, ce n'est que parce qu'il tient à marcher à la lumière des connaissances nouvelles. *Nihil nega, parum crede, nisi videas* (Ne nie rien et ne crois pas davantage avant d'avoir vu), telle a toujours été sa devise et, quant à lui, il préfère, avec Voltaire, ne voir dans l'obstination que l'énergie des fous.

(*Le Messager*). Traduit par L. GARDY.

Les Collaborateurs des humains

(*Communication médianimique*)

Nous, Esprits, dégagés en grande partie de l'enveloppe matérielle qui enténèbre les humains, nous sommes, quoique niés par le plus grand nombre des hommes, les promoteurs, et souvent les acteurs, d'événements que vous vivez sans même comprendre l'impulsion qui les fait surgir parmi vous.

Si les êtres faisant leurs expériences dans l'incarnation n'étaient secondés par nos efforts fraternels, combien serait lent le progrès sur la Terre ! Combien fragiles les institutions qui soutiennent plus ou moins longtemps les sociétés !

Et c'est parce que notre intervention est invisible pour la presque totalité de l'espèce humaine, qu'on nie notre existence et la réalité de notre immixtion dans l'évolution planétaire. L'homme si petit, si chétif, pense, en niant notre existence, nier également le profit de nos secours ; et vaniteusement il peut ainsi se croire le mobile des grandes choses qu'il exécute, poussé cependant qu'il est uniquement par notre amour, par la prévoyante action de conservation pour la race humaine, que nous avons charge de guider vers un progrès indéfini.

La croyance aux Esprits est salutaire, quand l'homme a conquis une force de volonté assez puissante pour enchaîner ses passions. Son libre arbitre possède alors un champ plus vaste, qui le défend

de la promiscuité dangereuse de l'espace. Il peut, alors, faire une partie du chemin qui le sépare de nos régions heureuses ; à son appel, nous arrivons à la limite qu'il ne saurait encore franchir. Là nous allaitons son intelligence, il devient notre nourisson intellectuel et peut ainsi rendre témoignage de notre réelle existence, ainsi que du plan supérieur au sien qu'habitent nos entités.

La sagesse qu'il rapporte de nos entretiens, ainsi que la puissante vie spirituelle que nous lui infusons, prouve surabondamment le secours donné. — Le contraire arrive pour ceux qui ne peuvent, par le peu d'envergure de leur force intellectuelle et morale, atteindre nos régions. Ils ne peuvent que très rarement obtenir de bons résultats, si ce n'est dans des cas, je le répète, très exceptionnels.

Car l'homme peu développé, qui recherche consciemment le commerce des êtres qui habitent les régions astrales, court les plus grands risques pour sa santé physique et animique. Du reste, il ne saurait rien aquérir de bon des Esprits désincarnés moins avancés que lui, la plupart du temps, et souvent à lui inférieurs, si ce n'est même abominablement impurs. Ou bien encore l'homme se trouve en contact avec des êtres d'espèces dont il ne saurait soupçonner l'existence.

Ces êtres astraux, presque tous, jalousent et détestent l'homme ; aussi ne songent-ils souvent, sinon toujours, à le tromper pour le perdre plus sûrement, s'il a le malheur de s'égarer et de se mettre ainsi à la portée de leurs griffes.

Voilà pourquoi il est si dangereux de pousser des incursions téméraires dans le domaine de l'occulte.

Mais, il est un moyen terme pour l'ignorant qui aspire de bonne et pure volonté à jeter un coup d'œil investigateur sur ces redoutables frontières. Il doit pour cela prendre un guide parmi ceux qu'il reconnaît plus sages que lui et dont il connaît la droiture ; puis, sous cette égide, il doit commencer patiemment les études préliminaires qui le conduiront à une grande conviction dont la preuve lui sera fournie par ce sage, en attendant qu'il puisse sans aucun danger faire lui-même et seul le voyage de reconnaissance. MAB.

(*La Curiosité*)[1].

---

1. LA CURIOSITÉ. *Journal de l'Occultisme scientifique*. Prix par an : 5 fr. Directeur Ernest Bosc, à Nice.

PARTIE LITTÉRAIRE

George Sand

La Femme glorifiée

Il faut bien le dire, l'homme est un être parfaitement vain, orgueilleux, injuste et..... trop souvent peu intelligent. Abusant de la force, la force brutale, celle des Bismarck et Cie, il a fait son esclave de la femme, qui vaut mieux que lui.

Croirait-on que George Sand n'a jamais fait partie de l'Académie française ? Pourtant ! ô honte ! cela est. Rosa Bonheur non plus. C'est parmi le *sexe fort* un *tolle* général contre le *sexe bon*, contre le Saint-Esprit.

Nul, autant que cet admirable écrivain qui s'appelle George Sand, n'a décrit et fait aimer notre belle France ; et, si l'on va chercher bien loin des beautés qui élèvent l'âme et font admirer la sainte Nature, c'est que le Français léger ne connaît pas, ou n'a pas lu sérieusement les ouvrages de George Sand. Nulle contrée peut-être ne renferme des paysages aussi splendides que la nôtre. Les Alpes, la Marche, le Berry, les Pyrénées, les Ardennes, la Provence, la Savoie, et surtout ces belles provinces de l'Auvergne et du Velay, resplendissent dans ses romans de toutes leurs beautés naturelles.

Mais ce qui fait surtout qu'on aime George Sand, c'est qu'elle est femme. Toujours et partout elle se montre essentiellement humaine et bonne. Toujours noble de cœur, elle n'est indifférente à aucun des maux qui atteignent ou qui accablent la pauvre humanité. Partout et toujours son cœur déborde de tendresse et de sensibilité. Quelle sollicitude pour toutes les misères ! Quelle énergie indignée contre toutes les injustices ! Et comme elle montre toujours que les petits et les humbles ont toutes ses sympathies !

C'est le triomphe de la femme. Elle fait honte à

l'homme. Aussi l'Académie a-t-elle refusé de la recevoir en son sein.

Aussi, et cela est bien plus grave, ne peut-on comprendre que la grande George Sand n'ait point encore sa statue dans la capitale de la France, dans ce Paris qui s'intitule la *Ville-Lumière* et qui oublie que « Noblesse oblige ». C'est à peine si ce Paris lui a fait la facile aumône d'un nom de rue !

« O femme incomparable, s'écrie Félix Reynaud en un article apologétique enthousiaste, ô grand et superbe génie qui planes bien haut, au-dessus des mesquines rancunes et des mépris injustes, toi qui n'as jamais haï et qui as tant aimé ; toi qui durant près d'un demi-siècle as accompli un labeur sous lequel auraient plié plusieurs hommes, tu seras sans doute un jour louée d'une manière digne de toi, puisque tu seras étudiée par ceux qui ont vécu avec tes œuvres, dans ton intimité, durant plusieurs années. Ce sera le commencement de la réparation. Qu'importe d'ailleurs l'hostilité de quelques-uns ? Ils passeront, et toi tu resteras par tes livres et tu t'avanceras, éclatante et radieuse, jusqu'à la plus lointaine postérité. »

Oui, c'est ainsi qu'il en est, heureusement. Tout ce qui est bas, vil et petit tombe et expie, dans la géhenne, tandis que tout ce qui est grand, noble et généreux vivra dans la gloire et dans la mémoire des hommes.

René CAILLIÉ.

Le Navire

Mon âme est un vaisseau qui vogue dans l'éther:
Elle quitte en chantant le foyer domestique
Pour s'en aller très haut dans un rêve extatique,
Vers les sables dorés de la céleste mer.

Sillonnant l'océan de la clarté première,
Elle aperçoît partout des tableaux inouïs,
Et rentre à la maison, les regards éblouis,
Pleins du rayonnement astral de la lumière.

Elle apporte un reflet de bonheur entrevu,
Un lointain souvenir des divines tendresses.
Les enfants, curieux prodiguant leurs caresses,
Disent : « Raconte-nous ce que tes yeux ont vu. »

Mon âme un jour, perdue au milieu des étoiles,
Au rivage natal ne reparaîtra pas. . . .
Où donc alors, Seigneur, guideras-tu ses pas ?
Vers un port embaumé conduiras-tu ses voiles ?

RAYMOND FÉVRIER.

*
* *

La Traversée

Oui, l'âme est un navire : une puissante mer
Le soulève et l'emporte où la tempête gronde.
Trouvera-t-il un jour, entre le ciel et l'onde,
Un rayon de soleil dorant le flot amer ?

Sur ce vaste océan qu'on nomme l'existence,
Où la vague et l'écueil troublent les matelots,
Il lutte. . . . et voit surgir du sein mouvant des flots,
La boussole à la main, l'immortelle Espérance,

Sous ses mâts glorieux les ondes vont s'unir :
Un souffle d'air plus pur glisse dans les cordages,
Et l'âme voit au loin l'or des célestes plages
Sur leur nappe d'azur s'étendre et resplendir !

Ame, reconnais-tu la puissance éternelle ?
Chaque étoile est un monde où tu peux aborder :
Fuis les globes du mal, qui surent t'attarder ;
Progresse, c'est ta loi ; va vers Dieu qui t'appelle.

Un jour, ayant grandi de destins en destins,
Tu domineras l'or ruisselant des étoiles,
Et, demandant ta route aux océans divins,
Dans l'immortalité tu porteras tes voiles !

A. LAURENT DE FAGET.

Le Messie du xve siècle

A Jeanne Darc

Si les hommes orgueilleux savaient ce que les existences futures leur réservent d'épreuves et de cruelles expiations à leurs iniquités, ils n'auraient qu'un désir : apprendre ce qu'ils ignorent et déserter l'empire du mal.

Le Guide Raïme

I

Je veux [1] qu'en me lisant on ressente l'ivresse
De l'amour transcendant, qui me remplit le cœur,
Pour les perfections du *doux Consolateur*
Qui pour les opprimés réservait sa tendresse !
Dans les âmes je veux que le plus pur amour
Inspire un noble *élan vers le droit, la Justice...*
Allant jusqu'au martyre, allant au sacrifice !...
Et la nuit fera place au jour !

II

Je veux faire honorer le plus beau des Modèles,
Unir tous les Humains, au *Bien* les convertir,
Et changer leur présent en brillant avenir,
Pour mieux les transformer en disciples fidèles !
Tout peut se pardonner au véritable amour ;
Amis, venez à nous, aimez les fils du Père,
Et vous serez heureux. Tout homme est votre frère,
Sinon, il devient un vautour !

III

Jésus fut le Docteur et Jeanne fut l'Apôtre,
Le premier enseigna la plus douce des lois...
Et l'Apôtre a gagné au Peuple tous ses droits,
Afin de l'affranchir de l'Eglise d'un autre [2] !

---

1. Le résultat de l'Éducation Essénienne étant de développer dans l'enfant la volonté vers tout ce qui est juste, raisonnable et d'un avantage universel au point qu'il serait impossible de trouver un Essénien accessible aux tentations malsaines, si fréquentes dans le monde.

2. Cet autre fut saint Paul qui se nomma lui-même l'apôtre des gentils, ayant ajouté le nom de *Christus* à celui de Jésus le disciple des Esséniens, dont la morale aussi simple que divine, résumée dans leur Trinome des trois vertus Justice, Dévouement et Solidarité, ne laisse aucune place aux discussions théologiques, mais unit à jamais la Famille du Père : *Paul y substitua sa doctrine pharisienne* sous le nom de *Chrétienne* avec le gouvernement de l'église qui la divise !...

Si les Humains s'aimaient avec le *Dévoûment*,
La *Solidarité*... Tout deviendrait prospère,
Celui qui tenterait le désordre ou la guerre...
Serait l'objet d'un traitement [1].

IV

Ce Messie admiré !... Le plus beau des Archanges
Qui descendit du Ciel pour sauver les Français,
Ce doux consolateur ne nous quitte jamais,
Ses Disciples soumis ont formé ses phalanges.
Son amour pour la France a pénétré nos cœurs,
Partout nous combattons le honteux égoïsme,
Par le Droit, la Raison : et l'Essénianisme
Rayonnera sur les vainqueurs.

V

Nous voulons renverser les idoles de plâtre
L'injustice, l'erreur, l'intérêt personnel ;
Notre culte est divin, sublime, solennel...
Il s'affirme dans l'acte et n'a rien d'idolâtre!
Jamais on ne verra fléchir l'Essénien
Devant aucun docteur, accepter leurs paroles
Leurs malédictions, encor moins leurs idoles ;
Nous tous, nous ne croyons qu'au Bien !

Invocation

Esprit de Vérité ! Respectant ta mémoire,
En toi nous honorons les plus hautes vertus,
Tes soldats dévoués, vaillants et résolus
En combattant le mal exalteront ta gloire !
O doux Consolateur, jette sur nous les yeux
Sans te lasser jamais de toutes nos faiblesses,
Mais le devoir nous guide inspirant nos tendresses
Pour Toi, noble Archange des Cieux ! !...

Le Barde Essénien, 1er mai 1894.

Bibliographie

Sarah Kemmy, par Georges Montière. Paris. Chamuel, 1894.

L'homme ne vit pas seulement de pain ; son âme n'a pas moins de besoins que son corps ; elle en a même de plus nombreux et de plus variés : il lui faut de la nourriture esthétique, morale, intellectuelle, etc.

---

1. Dans une maison de santé.

Le but des romans est de fournir à notre âme sa nourriture sentimentale ; quand ils sont bien faits, ils remplissent cette destination ; mais pour un qui nous présente une nourriture esthétique, saine et salubre, combien qui ne nous offrent que des aliments spirituels falsifiés et corrompus ! Un laboratoire municipal aurait fort à faire s'il devait analyser tous ces produits de cerveaux détraqués. Les bons romans n'en sont que plus estimables ; or, *Sarah Kemmy* nous paraît être de ce nombre ; l'auteur, Georges Montière, est assez connu de nos lecteurs pour qu'ils n'en doutent pas. Il est donc inutile de leur recommander et même presque de leur présenter ce livre. Aussi ne le ferai-je point.

Indépendamment de sa valeur littéraire, un roman a toujours, plus au moins, un sens philosophique et social, que l'on néglige trop souvent de faire ressortir ; c'est ce qui me détermine à appeler l'attention sur ce point. Laissant donc de côté le point de vue esthétique, je voudrais indiquer l'un des points de vue sociaux de ce roman, car il y en a plusieurs.

Les corporations particulières qui existent dans un Etat exercent une grande influence sur la direction des esprits et des événements. Si ces corps ne font pas de bien, ils font d'autant plus de mal qu'ils sont plus nombreux et plus puissants. Les deux corporations les plus fortes dans nos sociétés modernes sont l'Eglise romaine et la Franc-Maçonnerie. Or, M. Georges Montière trouve, et il n'est pas le seul, que ces organismes ne remplissent pas leur destination.

Les prêtres, dit-il, ont abdiqué l'autorité morale, force devant laquelle se fussent prosternés les peuples, pour conquérir le misérable pouvoir temporel, maudit par Jésus !

Quant à la Maçonnerie, « plus odieuse encore que l'Eglise, elle représente une sorte de société d'assurances mutuelles, fondée par les compagnons d'une même meute, où les roquets poussent en avant les molosses, pour glaner honteusement, à leur suite, quelques bribes de la curée ! »

Voilà des vérités qui ne sont pas mâchées. Et pourtant ce sont des vérités. Ceux qu'elles concernent ne feraient pas mal de les méditer et d'en faire leur profit. Nous pourrions en citer d'autres, mais il faut laisser aux lecteurs le plaisir de les chercher.

ROUXEL.

*
* *

Histoire des crimes et des suicides du tripot de Monte-Carlo, par Marcus de Vèze. Vanier, éditeur. Prix : 2 fr. 50.

Delenda Monte-Carlo. Ainsi commence à parler l'auteur indigné d'avoir connu tant de crimes et de douleurs. « *La force ne prime pas le droit*, en Europe, dit-il, grâce à la raison et au bon sens des nations. Ce qui prime le droit, la justice, les lois de l'Humanité, c'est l'OR des suicidés de Monaco. Grâce aux sommes folles dont dispose le tripot de Monaco, l'Europe, ou plutôt la France, laisse poursuivre à la *Maison du diable* son œuvre néfaste, corruptrice, démoralisatrice, infernale. Les honnêtes gens doivent poursuivre sans trêve ni repos la lutte contre une des plus grandes hontes de notre siècle. »

C'est ce que fait cet honnête homme et ce savant qu'est Ernest Bosc, dit Marcus de Vèze, en publiant ce livre contre ce nid de pirates et ce foyer d'infection morale qu'est Monte-Carlo. C'est toute l'histoire de cet infâme tripot, et fort bien racontée, donc à lire. Mais on est vraiment honteux d'être Français, quand on pense qu'un pareil lupanar appartient à la France.

R. C.

*
* *

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique *La Porte ésotérique du Ciel* (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nitsche, le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que, lui, n'a pu achever ; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

Librairie de l'*Art Indépendant*, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

Les Livres

Ma Grande (1), *La Tourmente* (2), *Ame d'enfant*, (3)
par Paul Margueritte.

Les romans et les nouvelles de Paul Margueritte tracent un si rapide et légitime sillage de succès qu'ils voguent déjà lointains sur les eaux dociles quand je leur adresse mon salut, de mon rivage de contemplateur.

La trentaine d'éditions où *Ma Grande* et *la Tourmente* sont près d'atteindre et où le dernier volume paru, *Ame d'enfant*, promet d'arriver à leur suite montrent la victoire dans le grand public de ces œuvres si attirantes par leur délicatesse aux plus solitaires et jaloux artistes.

Victoire révélatrice et qui découvre combien la grossièreté est inutile à la vraie maîtrise même sur le nombre et comment l'on peut arracher la foule au naturalisme dont s'est hautement dégoûtée l'élite.

Et Zola, lui-même, après ce roman déconcerté le *docteur Pascal* qui termine les *Rougon-Macquart* en je ne sais quelles vacillations, ne le voilà-t-il pas fasciné aux Thaumaturgies de *Lourdes?*

*
* *

Le succès des récentes œuvres de *Paul Margueritte* ne me permet pas d'en détailler trop longuement l'analyse.

N'y aurait-il pas quelque prétentieuse pesanteur à venir raconter aux gens ce qu'ils connaissent fort bien ou quelque maladresse à leur formuler sèchement ce qu'ils vont avoir la joie de connaître dans sa vitalité et dans sa grâce?

Je vais donc causer simplement de ces livres chers avec ceux qui les ont lus, et, si la causerie est attrayante aux autres, qu'ils se hâtent de lire: la meilleure critique, c'est le livre et la meilleure notice sur les fraises c'est encore la fraise des bois.

---

(1) Un vol. chez Kolb, Paris.
(2) Un vol. chez Kolb. Paris.
(3) Un vol. chez Plon, Paris.

*
* *

Ma grande est, des trois, celui que je préfère.

C'est l'une des plus pénétrantes œuvres de *Paul Margueritte*. « Ma grande », la grande sœur aimante et vieillie de Noël Guislain, ne peut se résigner à partager l'affection de Noël avec sa jeune femme Sonia,bonne et franche pourtant ; et la vieille sœur est très bonne aussi et, par des froissements imperceptibles, des heurts d'habitude, des riens où s'accuse l'antipathie des *êtres*, plus invincible que celle des volontés, arrivent les colères, les ruptures, la séparation, et « Grande » en meurt.

Ce qu'il y a de poignant dans ce déchirement voilé et cette tragédie domestique, minutieuse et quotidienne, c'est la tristesse de voir l'impuissance du fond des âmes à dominer les tracasseries insignifiantes, les ridicules créateurs du désespoir et de l'agonie.

Grande, Noël et Sonia ont tous du cœur et de la loyauté, et si on pouvait les dégager des mailles terrestes et les affronter âme à âme, ils seraient heureux.

Quand je parlais plus haut de l'antipathie des *êtres*, c'est des êtres inférieurs qu'il faut entendre, car les réelles personnes morales ne sont pas ici en contradiction.

Et, alors, la souffrante exactitude, les profondeurs secrètes de ce roman sont douloureuses à la réflexion.

N'est-ce donc pas assez que la santé soit à la merci des imperceptibles et le bonheur est-il également le jouet de capricieuses bactéries ?

Comme œuvre d'art, *Ma Grande* est admirable d'observations lucides, émues, qui sont pénétrantes non avec la rigidité d'un trait d'acier, mais à la manière des rayons avec une vibration perpétuelle, chaude de sentiment et palpitante de sympathie.

Je ne vous dirai rien des personnages secondaires, où luit une miss Star, silencieuse et claire comme une étoile, ni des méandres du récit, puisque vous avez lu le livre ou le lirez, mais je veux ajouter une réflexion que je pense qu'on n'a point faite.

Il y a, dans *Ma Grande,* malgré cette amertume et cette lente torture du malentendu mortel, je ne sais quelle sérénité, quel invisible apaisement que je

n'avais point sentis dans la *Force des Choses*, par exemple, ni dans *Sur le retour*.

Cela tient, je crois, à ce que le mal proprement dit y est absent.

Les âmes s'y entre-déchirent parce qu'elles sont en proie aux mesquines chimères de la vie ; elles restent dignes de s'être comprises.

* * *

La Tourmente, d'un talent égal, m'a touché moins, cependant, parce que l'obstacle au bonheur, y étant moins subtil, n'attriste pas aussi méditativement.

C'est le problème du pardon conjugal qu'a voulu approfondir Paul Margueritte.

Il l'a fait avec son intensité nerveuse et morale accoutumée.

Seulement les personnages, surtout l'héroïne Thérèse y sont d'une qualité d'âme plus répulsive que ceux de *Ma Grande* aux intimes rêves de l'auteur.

Pour exprimer, d'une image, mon impression, Paul Margueritte en écrivant la *Tourmente* tenait sa plume éloignée de lui.

Mais, cette nuance à part, l'œuvre est très attachante dans sa douleur moderne, son exaspération fébrile sans éclats, ses observations multiples et vives qu'il devient banal de signaler en Paul Margueritte.

L'œuvre s'achève par une noble idée : le mari trompé et la femme repentante ne retrouveront la paix, l'union de cœur qu'après avoir aboli entre eux l'union des sens qui ravive toute la honte d'irrémédiables souvenirs.

J'aurais aimé un ou deux chapitres de plus, insistant sur l'idée et me réconciliant avec la trouble Thérèse.

Il y aurait eu à écrire là de fières pages régénérantes.

Le public moderne se fût peut-être effarouché de l'insistance, puisque la vraisemblance littéraire est encore naturaliste ? Mais tant pis pour le public.

N'oubliez pas, dans la *Tourmente*, la tendre figure blessée d'Agnès, sa merveilleuse enfant Lisette, et la bonne demoiselle Poulet, une humble et forte militante du bien, une sage et précieuse amie.

*
* *

Ame d'enfant est un recueil de nouvelles. Une analyse froisserait le charme de ces créations spontanées et sensitives.

Mais qui ne sait que *Paul Margueritte* est un maître de la nouvelle, le seul qui paraisse aux lettrés pouvoir remplacer Maupassant?

Ce n'est pas, comme dans Maupassant, une impassibilité brève, clairvoyante, eurhythmique, sourdement désespérée, mais une acuité de sentiment rebellé devant la réalité inique, ou une fantaisie aériennement moqueuse, Ariel se consolant au jeu de ses ailes d'avoir saigné devant les horreurs du monde où se prélasse Caliban roi.

La nouvelle qui ouvre le volume décrit avec une émotion infinie et sobre le martyre d'un enfant, souffre-douleurs de ses camarades du collège militaire, et celle qui le termine prolonge une vision mélancolique par une invocation à notre cher Armand Point, le Penseroso de la peinture contemporaine, le poète des formes où l'arcane magnétique enferme des Esprits captifs: « A vous, Armand Point, peintre des pastels fluides, chercheur d'affinités, vous... qui aimez les harmonies mystérieuses du crépuscule, le regard des fleurs, l'au delà des formes, l'inconnu qu'exhale tout visage et tout regard. »

A. Jhouney.

Livres reçus

sur lesquels nous comptons revenir

Au large, par Joseph Serre (Lyon, place Bellecour, 35, et Paris chez Ernest Leroux, rue Bonaparte 28).

Beau livre d'ample et généreuse philosophie.

Socialisme pratique par le retour à la Terre, par P. Verdad (notre frère Lessard) (Paris et Nantes, rue Marceau, 23) œuvre digne du plus grand intérêt, réunion des articles ardents et chrétiennement sociaux de la *Religion Universelle*.

Correspondance

A Monsieur René Caillié, Directeur de l'*Étoile* d'Avignon.

Cher Monsieur et frère en Jeanne Darc,

Je ne puis vous exprimer le plaisir que nous a fait éprouver la lecture de votre compte rendu sur *la Fleur de France*, où vous exprimez à l'égard de Jeanne Darc, notre Messie, les pensées avec le cœur d'un *vrai chevalier* (qui est notre plus haut grade).

Ces jours passés dans des fêtes splendides, en son honneur, dont les échos dans les journaux nous ont rendus si heureux en constatant l'enthousiasme des populations pour son immortelle mémoire!... Ainsi que le culte Essénien pour nos Messies qui s'en dégage en dehors de toute compromission et nous ramène directement au culte du vrai *Dieu Juste* qui n'a rien de commun avec les fantastiques élucubrations théologiques qui se sont effondrées en 1431, le 30 mai!... Leurs nombreuses amendes honorables ne pourront rien effacer des crimes de leur inquisition; quant à la canonisation de notre *Messie*, elle a été faite de son vivant par le Peuple qui a fait chanter dès son époque une collecte à sa louange dans les églises du temps.

Pour nous, Esséniens, nous remplirons notre devoir jusqu'au bout, quelles que soient les difficultés d'ouvrir les yeux aux aveugles qui ne veulent pas voir, et nous prierons nos bons Esprits de nous aider à vaincre les obstacles et l'inertie de ceux auxquels leur plus grand avantage serait de nous comprendre.

Tant que l'Hétaire qui siège au Vatican pèsera sur le monde, le *matérialisme*, son fils naturel, le *moloch* et le *veau d'or* seront les dieux qui font sa force, mais *la Volonté Essénienne*, sous le patronage de *nos Messies* qui sont une puissance, triomphera pour le bonheur de l'Humanité!...

Mille bons souvenirs à M. Jhouney. En attendant de vous lire, recevez, cher frère en Jeanne Darc, l'assurance de mes sympathies.

Votre dévoué,

René Girard.

*
* *

La Vallée-aux-Bleds, le 1er mai 1894.

Mon Cher Monsieur René Caillié,

Mes occupations toujours exigeantes, ma santé souvent médiocre et mes 62 ans faisant sentir leur poids ne

me laissent pas, autant que je le désirerais, le temps de m'entretenir assez souvent avec mes amis, surtout avec des amis qui se sont dévoués à la pressante et glorieuse tâche de la régénération humaine.

Je ne me sens jamais l'autorité d'encourager ces amis de cœur dévoué, d'esprit élevé et actif, car je me jugerais aussitôt semblable à un camarade d'armée qui pousserait les autres aux dangers du feu ennemi et qui s'en garerait lui-même ; toutefois le bon combat de la vie, le vraiment glorieux, c'est celui qui détruit le faux par la force de la vérité, qui subjugue et entraîne les cœurs dans des courants d'amours généreux et purs.

Ces lutteurs, dont la qualité vaut mieux que la quantité, jouent sur la terre le plus beau et le plus méprisé des rôles, et paraissent voués à tous les déboires dont l'enfantillage et la haine de l'école terrestre sait abreuver ses meilleurs enfants. Peu importe au vrai lutteur les coups de droite et de gauche, les blessures profondes et les cicatrices ! Ce n'est rien tant que le fiel de la perversité ne s'y mêle pas. Mais ce fiel, réservé même à l'agonie du Saint, n'est-il pas un constitutif de grandeur et de gloire ?

S'il n'y avait en ce monde un abîme de maux infinis, que deviendrait la pauvre espèce humaine, qui est à peine sortie de la boue, et qui naît avec des goûts boueux ? Comment sa liberté et ses capacités pourraient-elles se développer et s'exercer ? Quel idéal de la vertu et de la grandeur morale pourrait-elle se faire, s'il n'y avait pour celui qui aime et qui se dévoue que des lauriers à recueillir et des louanges, des témoignages de gratitude affectueux, des plaisirs et des biens ? N'est-ce pas que nous ne voudrions pas changer le milieu terrestre, si torturant et si rempli d'amertumes qu'il est, pour le rendre moins torturant et moins amer ?

Si seulement ces amertumes et ces tortures étaient suffisantes pour faire de l'homme terrestre un homme céleste !

J'estime qu'elles sont suffisantes, puisque la sagesse divine, qui veut élever l'homme au-dessus du terrestre, l'a placé dans ce milieu éducateur plus capable de le transformer que ne le sont les moyens humains les plus puissants. Il n'y a pour l'homme qu'à apporter une bonne volonté forte, humble et active, pour se livrer librement au gigantesque travail de la transformation de son esprit et de son cœur, que la grande manufacture terrestre, avec tous ses éléments d'action et de réaction, d'attraction et de répulsion, a la mission d'opérer en lui.

Après si longue absence de rapports, nos âmes, plus mûries et plus jeunes (car c'est l'inverse de ce qui se produit dans la nature terrestre), n'en sont cependant pas moins unies, car le lien est en ce que l'un et l'autre nous tirons notre subsistance, notre substance même, du même cep et de la même source.

Je vous remets ci-inclus un billet de banque de cent

francs sur lequel vous prendrez mon abonnement, le reste paiera le Poème de l'âme que vous m'avez adressé, et vous servira, soit à payer des dépenses de publication faites ou à faire, soit à subvenir à quelque besoin pressant.

Avec mes meilleurs vœux pour tout ce qui vous concerne, je vous prie d'agréer, cher Monsieur, la nouvelle expression de mon amitié.

GARIN-MOROY.

Prophéties

Sous le coup des iniquités qui ne cessent de les harceler, les peuples s'embraseront comme des fours ; ils dévoreront leurs gouverneurs ; ils consumeront leurs rois et leurs prêtres. Ils briseront leurs sépultures et ils jetteront hors des tombeaux les ossements des princes et des sacrificateurs, et ces os seront répandus comme du fumier dans les champs.

Osée, VII, 7 ; *Jérémie*, VIII, 1, 2.

*
* *

A force d'être pressurées, les nations poussent des hurlements de rage et de désespoir ; à cause de ces crimes, mon nom est partout blasphémé chaque jour et continuellement.

Isaïe, LII, 5.

*
* *

Ils mangent la chair de mon peuple ; ils tondent mon peuple ; ils arrachent la toison à mon peuple.

Michée, III, 3.

*
* *

Mais ce dégât finira ; ceux qui oppriment cesseront d'opprimer et ceux qui tondent cesseront de tondre.

Isaïe, XVI, 4.

*
* *

O mon peuple ! je briserai le joug qu'ils font peser sur tes épaules ; je romperai les lanières avec lesquelles ils te garrottent.

Jérémie, XXX, 8.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.